

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDHTM
15 route de Breuillet, 17330 Bernay Saint Martin • <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



n° 37



Jean Audry
La Crête ancienne



Eric Lefèvre
Kamerad, da gibt es kein Zurück !



Katherine Mabire
Opération Minotaure



2110-7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €

Réflexions Nordiques



Photo de couverture:
Jean Mabire, 30 ans dans les Aurès...

Comme un fils naturel éprouve, à un moment de sa vie, la recherche de son géniteur, Jean « LE PARISIEN », vers ses vingt ans, se mit en quête de ses racines normandes et de cette terre qu'il ne connaît pas. Il pénètre et apprend ce monde nouveau en curieux et puriste qu'il est, il lui faut tout apprendre très vite. À travers cet apprentissage de ses origines, il est et restera toujours marqué par l'influence du Nord sur sa patrie normande. S'il est vrai que les siècles ont quelque peu dilué le sang nordique, la Normandie reste toujours très marquée par ces invasions de peuplement que provoquèrent les vikings en ces territoires. Son histoire en est à jamais gravée et le mythe viking y reste heureusement toujours bien vivant.

« *Le viking serait donc, par définition, le marin qui vogue au grès de son caprice, l'explorateur qui cherche l'occasion de se muer en guerrier et de tirer profit d'une victoire éventuelle.* » Telle est la définition qu'en a donné **Louis de SAINT-PIERRE**.

Afin de rappeler aux Normands leur héritage nordique et surtout de le vulgariser auprès de la jeunesse, Jean MABIRE créa la revue *Viking* qui sera l'organe de la jeunesse des pays normands, elle paraîtra de 1949 à 1958. Produit d'une toute petite équipe elle aura le mérite de recueillir les témoignages très talentueux d'écrivains ou d'historiens qui collaboreront très volontiers et en feront une revue de qualité. Mait-Jean sera grandement influencé par certains personnages de cette époque, en particulier **Fernand LECHANTEUR** chanteur de cette patrie charnelle. Aujourd'hui les originaux de cette revue sont introuvables. Mais en 1985, la collection fut à nouveau recueillie et tirée en deux jolis volumes aux éditions du veilleur de proue, ces ouvrages sont naturellement devenus des ouvrages de référence pour les historiens normands et les fidèles de Jean MABIRE.

En rédigeant en 1978, en collaboration avec **Pierre VIAL** : *Les Vikings roi des tempêtes*, notre écrivain n'a pas la prétention de devenir le spécialiste de leurs histoires, simplement il désire que le sujet soit abordable par tous en un ouvrage très condensé, très clair. Il conte, non pas des sagas, mais les périodes les plus importantes de l'épopée de ces Nordiques. Une année plus tard sort un ouvrage essentiel pour l'histoire de la Normandie, il s'agit du fameux *Vikings en Normandie* chez Copernic, ouvrage lui aussi introuvable aujourd'hui. Ce livre très fortement documenté est écrit à trois mains en coopération avec **George BERNAGE** le créateur de la revue *HEIMDAL* et **Paul FICHET**. Georges BERNAGE y traite de l'imprégnation nordique dans la Normandie des origines à nos jours. Paul FICHET y aborde l'histoire originelle du peuple viking, revient à Jean MABIRE l'explication du mythe viking. Ce document témoigne de l'enracinement des normands dans leur passé lointain et combien ce passé est respecté, protégé, transmis en paroles et en actes aux jeunes générations. C'est aussi un hommage au *Mouvement Normand* de **Didier PATTE** qui ne fait pas après quatre décennies d'existence.

Je sortais de l'étude des « religions de l'Europe du Nord » de **Régis BOYER** lorsque paraît, toujours chez Copernic, le fameux *Les Dieux Maudits*. Il n'est pas possible d'aborder le thème viking sans faire référence à Régis BOYER qui toute sa vie a travaillé le sujet en particulier et les peuples du Nord en général. Ou reconnaître un autre très grand spécialiste de la question en la personne de **François-Xavier DILLMAN** qui, je me souviens, avait sorti le premier en 1975 une bibliographie très complète sur les vikings intitulée *Culture et civilisations viking*, ce petit ouvrage est d'ailleurs dédié à Jean MABIRE.

Ce livre *Les Dieux Maudits* de 250 pages sur la mythologie nordique représente à sa parution un événement capital. Par sa simplicité d'expression et sa facilité de compréhension, il vient entièrement en complément des *Vikings, rois des tempêtes*. Le principe de faire converser les Dieux nous les rend tout à fait accessibles, l'immortel à la portée du mortel, tout le talent du romancier est ici, faire vivre ses héros, les rendre disponibles à la compréhension du commun, oui tout le génie de Jean MABIRE est là !

Nous avons tenu à reproduire l'avant propos du premier tirage des Dieux Maudits afin de bien situer ce que pour Jean, représentait la spiritualité. Oui, Jean avait la foi, sa foi ! Il n'a jamais demandé à personne de la partager, il a toujours simplement expliqué, croire fut toujours pour lui primordial. Sans foi il est impossible d'envisager un « éternel triomphe de la vie ». Thulé, Le Graal, l'inaccessible étoile sont toujours les aspects que la quête infinie de l'homme peut revêtir.

Sans quête l'existence n'a aucun sens, impardonnable futilité. C'est, je crois, ce que Jean dans cet avant-propos voulu exprimer.

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

Adhésion simple (ou couple) 15 € (**Nouveau tarif !**)
 Adhésion de soutien 20 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Ville: _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel: _____

@ _____

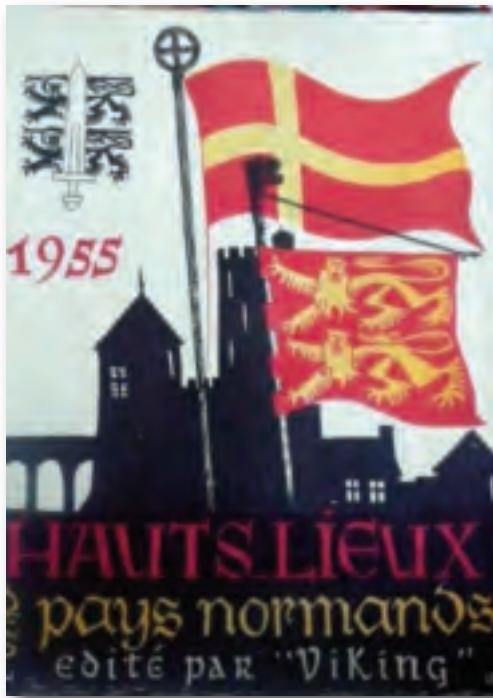
Profession: _____

Les Amis de Jean Mabire
15 rte de Breuilles.
17330 Bernay Saint Martin

Comme beaucoup d'autres, le sujet ne sera jamais épousé, mais après ces trois volumes pratiquement indissociables, Jean MABIRE n'avaient plus grand-chose à écrire, l'essentiel y était. Toutefois manque ici peut être le rappel de l'un de ses plus jolis textes : *Des poètes normands et de l'héritage nordique* sur lequel il nous faudra revenir par une autre voie. Cette période des années soixante-dix fut d'une merveilleuse richesse créative. Ne nous en tenant qu'à l'idée nordique, ce n'était plus ce monde inaccessible de glace et de brouillard mais un univers riche et vivant. Même si par la suite et de nos jours il est encore beaucoup écrit, le thème étant développé et longuement exploité, il faut bien reconnaître que Mait' Jean, avec quelques autres, fut pionnier en la matière et nous aida à suivre la trace alors que d'autres s'égareraient définitivement.

L'ami Robert STEUCKERS nous prouve, en particulier avec les réflexions de Gwyn JONES, que le thème est très loin d'être épousé. Il nous apporte surtout la certitude que dans les tragédies du passé se présente l'espérance de l'avenir et pour notre Europe, pourquoi pas celle d'un nouvel Empire qui renforcerait sa cohésion et finaliserait son unité ?

Bernard Leveaux



Normandie, réveille-toi !

« **Nous n'avons pas de seigneur! Nous sommes nos propres seigneurs!** ». Cette réponse des Vikings à ceux qui les interrogeaient a toujours été considérée comme caractéristique du tempérament normand. Qu'en est-il aujourd'hui ? Dans quelle mesure les Normands ont-ils conservé le tempérament de leurs ancêtres ? Sont-ils restés, au fond d'eux-mêmes « **sires de sei** » ou se sont-ils fondus dans la masse sans personnalité qui n'a que trop tendance à devenir les Français contemporains ?

Lorsque l'on voyage quelque peu à travers la Normandie en observant la population, il est tout de même possible de constater que le type scandinave reste souvent particulièrement présent, essentiellement chez les femmes. Pas toutes, bien évidemment, mais par delà les onze siècles d'existence de la Normandie, il faut bien reconnaître que la ressemblance avec les femmes de l'Europe du nord est demeurée très présente. Elle n'est pas toujours aussi visible chez les hommes, mais il n'en demeure pas moins qu'on ne saurait confondre la population normande d'origine avec aucune autre...

Mais qu'en est-il de l'esprit ? Dans quelles mesures, les Normands d'aujourd'hui se sentent-ils vraiment Normands, intégralement Normands ? Il y a tout de même quelque chose qui tendrait à démontrer que ce peuple n'est pas vraiment tout à fait comme ceux qui les entourent : il a toujours été pratiquement impossible d'amener les Normands à former une multitude, le concept de masse leur étant parfaitement étranger. Il est à noter que jamais aucun parti politique, de quelque nuance qu'il soit, n'a réussi à s'implanter durablement en Normandie, les Normands étant rétifs à tout embriagement. Ils restent instinctivement « **sires de sei** » quand bien ils n'en auraient plus pleinement conscience. Et c'est bien cette conscience qu'il faut leur rendre !

S'il est un Normand qui, tout au long de sa vie, fut par-dessus tout « **seigneur de lui-même** », c'est bien Jean Mabire. Il reconnaît bien évidemment avoir un

temps été au service de la France dans une guerre qu'il jugeait parfaitement absurde même si en prenant de l'âge il ne lui resta plus guère d'illusions concernant un pays en pleine déliquescence.

Mais ce qui pour lui resta toujours essentiel, c'était bien la Normandie à laquelle il maintint sans faille un attachement que rien ne put jamais faire céder.

Il était très certainement l'homme le mieux informé qui soit. Ses archives et son immense bibliothèque représentaient une somme de connaissances véritablement prodigieuse, parfaitement ordonnées au point qu'il ne fallait pas plus de quelques minutes pour obtenir des informations d'une précision inégalée. Jean Mabire n'était pas de ceux qui, candides, s'imaginent être informés par la lecture des journaux. Il savait, mieux que personne, à quel point ce que l'on désigne par « information » est essentiellement destiné à mettre en condition ceux auxquels elle s'adresse.

Mais il savait également que c'était seulement avec la jeunesse qu'il serait possible de parvenir à retrouver l'esprit de Thulé en lui redonnant la conscience d'elle-même que le système actuel n'a que trop tendance à lui faire perdre. L'action de Jean avec les Oiseaux Migrateurs Normands est tout à fait l'exemple de ce qu'il fallait faire dans ce domaine.

La jeunesse actuelle est ignare. L'a-t-elle toujours été ? L'instinct qui conduit à être soi-même, en pleine conscience, a-t-il disparu ? Ou bien n'attend-il que l'impulsion nécessaire pour refaire surface ? L'ignorance dans laquelle est plongée la jeunesse actuelle ne doit rien au hasard, et Jean le savait mieux que personne ! Toute son œuvre témoigne de la nécessité d'instruire, d'informer vraiment, même et surtout si cela doit aller à l'opposé de toutes les idées reçues. Il était essentiellement un éducateur, et il y avait de quoi faire !

L'enseignement, tel qu'il n'est pas pratiqué, devrait consister essentiellement en l'apprentissage de la critique, du doute, de la vérification sans équivoque de tout

ce qui est présenté comme une certitude : ne jamais rien accepter d'emblée, ne tenir pour vrai que ce qui peut être démontré par des témoignages vraiment crédibles – après contrôle toutefois.

Tout ceci pourrait passer pour illusoire : de quels moyens pourraient disposer les intéressés pour réagir de la sorte face à tout ce que les stipendiés du système leur racontent ? Ils n'en ont aucun car ils ne se doutent même pas qu'on est en train de leur servir des boniments. Ce que l'on appelle l'enseignement consiste essentiellement à être une sorte de catéchisme inculquant des sortes de vérités « révélées » qu'il ne saurait être question de critiquer. Ce n'est pas une éducation qu'il faut mettre à l'ordre du jour, mais bien une rééducation. Mais comment l'entreprendre dans les circonstances présentes ? La télévision et les divers moyens de communication si prisés sont parvenus à ce résultat que les gens ne lisent plus, ou si peu... Il n'est que de constater la baisse de fréquentation des bibliothèques. La population est devenue ignare, et bien évidemment, cela ne concerne pas que les seuls Normands.

Il n'en reste pas moins que pour nous, c'est tout d'abord aux Normands qu'il convient de s'intéresser. Qu'il soit indispensable de redonner aux Normands, particulièrement aux jeunes, le sens de ce qu'ils sont dans le présent et de ce qu'ils doivent être à l'avenir ne fait aucun doute. Quant aux moyens d'y parvenir, c'est bien là que le bât blesse. Comment redonner aux Normands, et pas seulement à eux, la volonté de retrouver l'esprit de conquête spirituelle qui, dans un monde se dirigeant inéluctablement vers la catastrophe que Jean Mabire

considérait comme logiquement probable ? Et ce ne sont pas les événements actuels qui pourront le contredire !

Quel que soit l'endroit où il se passe quelque chose, les populations actuelles sont à un tel point conditionnées – ce n'est certes pas un hasard – qu'elles ne sont même plus capables d'avoir une réaction saine. Il existe toujours, heureusement, des exceptions comme les Oiseaux Migrateurs Normands en donnent l'exemple, mais elles sont très largement minoritaires et ne jouissent pas de la considération générale.

La Normandie n'échappe évidemment pas à cette entreprise d'abrutissement généralisé, et l'en sortir ne sera pas chose aisée. Les moyens manquent... Et ce n'est pas dans un système où tout est subordonné à la sacro-sainte « rentabilité » que l'on a quelque chance de les trouver. Tout cela n'incline guère à l'optimisme et l'avenir paraît plutôt sombre. Mais qu'y faire ?

La solution ne sera pas facile à trouver. Il ne faut pas se faire d'illusions. Redonner à la jeunesse et tout particulièrement à la jeunesse normande la volonté de se révéler à elle-même, de redevenir digne de ses ancêtres, tout cela semble quelque peu utopiste, mais c'est bien en parlant constamment et pas autrement que l'on pourra réveiller les consciences et donner un sens à leur devenir. Et ce devenir ne rime à rien s'il ne tient pas rigoureusement compte du passé. Cela, Jean Mabire le savait mieux que personne et y a consacré toute sa vie. Nous devons lui en être reconnaissants.

Jacques Tricot

Viking, la revue d'une jeunesse normande en quête de sa patrie charnelle.

« Bien servir la Normandie ».

Mars 1949 – Printemps 1958.

Le 8 février 1947 lors de ses vingt ans fêtés à Paris dans l'ambiance de la prestation d'un orchestre de jazz offert par sa Maman à cette occasion, dans son superbe appartement sur plusieurs étages de la rue Raspail, ce jour-là aussi ou ce jour-là surtout, Jean, avec ses amis, concevra, après les ultimes sonorités, ce qui sera leur communauté de jeunesse, ce qui l'amènera à fréquenter les camarades bretons de **Bleimor** et les camarades flamands notamment, et, lueur forte, l'année suivante, aux feux de la Saint Jean dans le Vexin, lors du solstice de Marquemont en juin 1948 dont nombre d'entre vous lecteurs ont entendu parler, la conscience de la patrie perdue, et, à retrouver s'éveillera à jamais.

Dans l'élan de la jeunesse et sans aucun moyen, Jean, désireux de s'enraciner dans une terre, de s'ancrer, de s'arrimer, s'attachera à l'origine de son patronyme, issu de ce pays dont sa famille paternelle avait émigré, ce sera donc la Normandie qu'il lui faudra faire vivre dans ses traditions ancestrales mais particulièrement dans son originalité, le fait pour cette Normandie d'avoir beaucoup reçu du Nord, des hommes du nord, à commencer elle aussi par son nom ! Devait le faire choisir pour toute sa vie durant.

Oui élan de jeunesse car Jean ne sera pas désireux de retrouver l'héritage le plus proche, celui d'un XIXe siècle d'une Normandie prospère mais parfois étriquée mais bien l'histoire de celle des conquérants

puis des bâtisseurs, celle de l'héritage ancestral des bords de mer et des fleuves, celle d'une Normandie attachée à ses origines nordiques, temps où puissance politique, économique et artistique rimait grâce à la vitalité d'un tempérament fougueux et d'une intelligence des situations venus du Nord, à point, pour faire sortir une Neustrie d'un chaos certain.

Peut-être que ce très jeune homme de vingt ans ressentait dans le chaos d'après guerre que vivait un pays meurtri et défiguré certaines réminiscences, ne fallait-il pas pour une jeunesse, se reconnaissant normande, puiser aux sources vitales pour renouer, dans la contemporanéité, avec l'authenticité et l'espérance, en retrouvant grâce aux connaissances historiques données, la conscience du véritable et total pays charnel, jeunesse dans le besoin sinon d'une prospérité immédiate, tout le moins des moyens de se donner une volonté de s'en sortir et de se reconnaître, volonté de reconstruire et de se reconstruire sur l'exemple ancestral puisque les ainés apparemment ne s'en donnaient pas les moyens. Comme chacun sait l'avenir appartient à ceux qui possèdent la plus longue mémoire !

C'est je crois, ce que Jean ressentait aussi lorsqu'il allait voir ces vieux messieurs, c'est ainsi qu'il le ressentait, qui se nommaient La Varendre, Le Pelletier ou Manguin, ceux-ci n'avaient plus forcément la force de reconstruire, par contre ceux-là, précisément, pouvaient encore permettre à ces jeunes de forger leur conscience de normand, après l'avoir orienté vers un maximum de connaissances histo-



riques, érudites, ou populaires sur la patrie charnelle !

A Jean ensuite, de regrouper autour de lui des jeunes gens - filles et garçons - d'abord puisés sur Paris dans la communauté de jeunesse normande existante afin de passer à la création d'une revue qui serait leur revue, puis l'idée vint d'en faire plus une véritable revue pour le monde normand puis pour eux de retrouver la Normandie. Seul il avait pensé cette revue normande qui s'appellerait **Viking** et chargée de réapprendre à la Normandie son héritage scandinave, la terre normande retrouvant alors ses influx et influences nordiques et peut être son dynamisme !

C'est pourquoi l'objectif premier était de servir la Normandie et compte tenu de l'état de la Normandie d'ailleurs, il n'est venu à l'idée à personne de « se servir ». Oui cette revue devait d'être d'action normande d'inspiration nordique !

En cet état d'esprit et fouillant les fonds des librairies de Paris, sur la suggestion de **René Manguin** qui eut une influence des plus positives avec son ami, le bon et grand **Marquis de Saint Pierre**, Jean découvrit, alors, qu'en matière de revue pour la terre normande il n'était pas seul à l'avoir pensé et que dans l'immédiat après-guerre, une revue était née qui s'appelait justement **Terre Normande**. Cela le renforça dans la volonté de créer sa revue alors qu'il était encore parisien car le précurseur en la matière : **Raymond Lelièvre** qui en janvier 1946 avait sorti le premier numéro de **Terre Normande**, direction sise à Coutainville dans la Manche sous-titre **DIEX AÏE**, premier numéro donc d'une collection de cahiers illustrés consacrés au pays normand pour longtemps normalement, venait de mourir très jeune.

A ma connaissance ce ne sont que cinq numéros qui sont parus entre janvier 1946 et avril 1947, j'insiste sur le contenu et le nom des collaborateurs, il faut imaginer lors de leur découverte en librairie, l'émoi d'un jeune homme qui se croyait seul et qui se rend compte qu'il ne l'est pas et que d'autres ont eu le même souci

Qu'y trouve-t-on notamment en 1946 et 1947 :

- Normandie, terre meurtrie, et, le chant d'Hilda la Valkyrie par Georges Laisney.

- Le patois et le dialecte, et, quelques comparaisons du patois et du français régional et l'Angleterre et nous par Fernand Lechanteur

- Chausey poussières d'îles, et, les deux Siciles, conquêtes normandes par André Cochebain

- Guillaume le bâtard par Philippe Daubree

- La saga d'Harald le Vaillant par Louis Beauve

- Jean-François Millet, peintre des paysans, et, le scandale de la reconstruction en Normandie par Raymond Lelièvre

- Les baleiniers normands par André Manguin

- Rouen la capitale, et, la réhabilitation de Flaubert par Roger Parment

- Branles et pastourelles par Edouard Colin

- Monseigneur de Laval Montmorency par Jean de la Varende

- Rouen la capitale, et, la réhabilitation de Flaubert par Roger Parment, qui se surcroit en était devenu le rédacteur en chef.

- etc...

D'où la hâte de Jean, sentant la jeunesse de Normandie à nouveau orpheline de mettre au plus vite le fer au feu quoi qu'il advienne pour lui. Car il est présentement et durablement élève à L'Ecole supérieure des Métiers d'art; en le célèbre hôtel particulier Salé dans le Marais, études qui durent normalement quatre ans ! Mais qu'importe que cela commence à Paris, et que cela se poursuive en Normandie, le tout c'est d'y penser et d'entreprendre.

Toute l'œuvre originale de la revue **Viking** doit tenir en deux lignes force.

Le contenant :

Un graphisme d'artistes, le talent et la foi devant substituer les moyens manquant même pour s'acheter des couleurs ! Deux seront ainsi formés par l'Ecole supérieure des Métiers d'Art, Jean et Jeanine Mabire, un troisième s'adjointra à l'équipe : Thorix.

Le contenu :

La révélation de l'identité, de l'authenticité de la Normandie en remontant tant à ses époques prestigieuses ou à ses personnalités hors du commun que par la vie au quotidien dans ses spécificités, ses traditions, son environnement, ses projets, ses difficultés, sans oublier les liens bâtis par l'histoire entre pays et peuples et les cousins de l'histoire.

Il faut ainsi qu'à cette occasion la postérité sache ce que cherchait Jean lorsqu'il fut enraciné sur sa terre, la terre élue souvent sur ou près de la mer jusqu'à ce que l'on vienne l'y chercher, quasi entre deux gendarmes, pour faire son devoir de français, après rien ne pourra être comme avant ni pour Jean, ni pour la société française.

Le premier numéro de **Viking** verra le jour en mars 1949. Ce sont des cahiers publiés par une équipe de jeunes normands, ces cahiers sont dirigés par Jean MABIRE et administrés par Guillaume LE BOURGEOIS.

Voilà c'est dit, l'ami de toujours Guillaume, orphelin de père et de mère et d'origine dieppoise a bien voulu figurer. Il permet une adresse pour la revue, 5, rue Villa Mozart à PARIS XVI, c'est là où il gîte chez sa grand-mère avec son frère et les hivers à Paris ont été toutes les années 40 très durs, il fait très froid et comme l'a souvent raconté Jean, cet étonnant personnage de Guillaume a construit un igloo au milieu de la grande salle, à l'intérieur, il peut se chauffer avec une bougie !

XIX numéros verront le jour jusqu'à l'automne 1955, c'est ainsi qu'il faut écrire : la première série de la revue **Viking** est en chiffres romains !



Jean Mabire à 20 ans avec la bande des Métiers d'Arts



Avril 1949, mai 1949, juin 1949, printemps 1950, Automne 1950, hiver 1950, printemps-été 1951, automne 1951, hiver 1951-1952, été et automne 1952, hiver et printemps 1953, été 1953, Automne-hiver 1953, Printemps 1954, Eté 1954, hiver 1954-1955, Automne 1955

Les années s'égrènent au fil des numéros, si l'objectif est le même, la vie a totalement changé.

La ronéo « dégotée » aux puces par **Mandon**, l'ami - Jean le considère depuis leur rencontre en auberge de jeunesse dans la région de Fontainebleau comme son frère - a bien tourné, à la force de ses bras aussi.

Une des camarades de l'Ecole des Métiers d'Art, **Jeanine Boulet**, au talent insolent, est devenue la fiancée de Jean, elle mettra tout son art au service de **Viking**, c'est elle qui en l'absence de Jean partira faire son service militaire en 1951, juste dotée de ses conseils et correspondance, Montauban est loin, et du réseau d'amis tiendra à bout de bras la revue **Viking**, elle en deviendra gérante, les numéros seront magnifiques et sans égal au point de vue graphique.

L'ami **Albert Patin**, lui, tient la revue à bout de bras, au point de vue financier, je me demande encore comment ? Albert est un grand de grand, taiseux, fidèle, il n'a jamais parlé, il sait tout de cette époque. Il reste d'une discrétion extrême, sur des périodes très difficiles pour **Viking** et pour lui, Jean a témoigné répondant aux questions lors d'entretiens retranscrits ou audiovisuels sur cette épopée, le témoignage complémentaire d'Albert Patin serait incontestablement intéressant s'il pouvait être obtenu ? Qui pourra s'entretenir avec lui ? La dernière fois, sans prévenir, il est arrivé à l'Assemblée Générale de l'A.A.J.M. à Domfront, il a écouté, heureux, la conférence de Jean et il est reparti aussi discrètement qu'il était venu ! Sans lui aussi, rien n'aurait pu se réaliser !

Jean, au retour du service militaire effectué à la fin de ses études 50/51, s'est installé à Cherbourg en Cotentin fin 1951, il a pris n'importe quel travail, pour pouvoir ensuite créer l'atelier des imagiers normands avec Jeanine. Il est bon de se répéter. Sans Jeanine Boulet, sa fiancée devenue sa femme en juin 1952, il n'y aurait pas eu de revue **Viking** de ce niveau artistique. Séduite par la pureté des lignes médiévales, comme Jean, c'est avec infiniment de finesse qu'elle réalisera de magnifiques dessins qu'il faudra sans se tromper, au point près, graver sur la baudruche du stencil ! Ils vivront à de nombreux moments comme des moines, se consacrant à l'ouvrage, s'épuisant à la tâche pour la revue après une journée de travail, dessinant, gravant, écrivant, en poète, en artiste, avec l'aide de bras amis aussi impécunieux qu'eux mais riches de leur rêve devenu action, partageant de nombreuses fois les seules pommes de terre au four avec **Cotis Capel** (l'abbé Lohier) qui leur dédiera son premier livre ou parlant art dans le même dénuement avec **Segal** qui leur dédiera une œuvre particulière, partageant la même foi normande avec ceux qui l'avait.

Exceptionnel est le graphisme de **Viking**, et je ne parle pas de la richesse des textes. Le lettrisme est une œuvre d'art en elle-même, comme l'œuvre des moines copistes, de plus Jean et Jeanine sont des créateurs s'aidant de l'étude des enluminures aux couleurs originelles choisies. Travail courant de lettrisme sophistiqué, de couleurs, de gravures pour se sentir dignes descendants des artistes - artisans du Moyen âge, certainement !



Jean Mabire et Guillaume Le Bourgeois aux Métiers d'Arts en 47

Dans un hymne de renaissance et de réminiscences nordiques pour la Normandie, tous s'investiront et ils seront peu pour réaliser des miracles, nous devrions dire des merveilles et ils les réaliseront.

Ces imagiers, et ce terme est réellement le bon, porteurs également d'images dans le sens du merveilleux de la création, nous emportent en Normandie vers « des monts et merveilles », démons et merveilles, des monts qui sur mers veillent, des veilleurs de monts et merveilles, des phares dans la nuit, dans la brume du jour qui se lève. Pour alimenter leur imaginaire, sinon leur quotidien si pauvre pécuniairement, leur faut il penser à une Normandie qui se relève !

Exceptionnelle est la variété des sujets et l'originalité des proses. Œuvre rare de surcroit puisque éditée en très peu d'exemplaires, se devant d'être complète pour mesurer tous les chemins et sujets parcourus, un héritage en quelque sorte. Oui l'épopée de la revue **Viking** n'est pas banale. Notamment par la variété des personnalités des êtres qui se sont mis à son service, bénévoles, il n'est point besoin de le rappeler. A son arrivée dans le Cotentin, un maître sur sa terre de Rocheville, **Albert Postel**, ouvrira Jean



Jean Mabire et Jeanine Boulet se rendant aux Métiers d'Arts à l'hiver 49-50

Mabire, le parisien, aux arcanes de la Normandie réelle et non révée, mais si l'Assemblée Normande fut réinventée, il faudrait dire, vu la foi d'Albert, ressuscitée, c'est bien à cet Albert là et à Jean qu'on le doit ! Cet Albert aurait aussi beaucoup à dire sur l'arrivée du jeune Jean Mabire en Cotentin, qu'on aille vite s'entretenir avec lui cela fait déjà deux Albert, n'oubliez pas !

Voyons quelques-unes de ces personnalités et leurs sujets de prédilection. Les voici donc et la liste n'est pas exhaustive et je ne rappellerai pas ceux que j'ai déjà cité : Deltin, Vaillant, Padel, Toustant, Storm, Anquetil, Mansire, Costi-Capel, comme on écrivait à l'époque, Rossaert, Godefroy, de Saint-Pierre, Ledanois, Herval, Lechanteur, Dr Fournee, Desnouettes.

Et comme confessa Jean à maintes reprises, car il tenait à cette vérité : « *Je n'ai jamais su d'où venaient certains de mes collaborateurs et pour d'autres que je connaissais, j'ai fait en sorte afin que Viking perdure qu'ils ne se rencontrent jamais !* ». Il aura réuni des hommes de gauche, et de droite, des bourgeois, des anars, des sectaires de tous poils, des gens de bonne et d'extrême bonne volonté, des francs-maçons, des prêtres, au moins un préfet, des médecins, des pêcheurs, des artisans, des soldats, des paysans ! et des êtres de grande tolérance !

Ah de droite incontestablement **André Franson**, signant Toustant. Ah de gauche incontestablement et d'une gauche étriquée **Roger Vaillant**. Toustant et Vaillant les deux opposés politiquement mais tous deux aussi connasseurs des langues nordiques et scandinaves que de la langue normande donc indispensables.

Il y avait aussi un certain **Sven** de toutes les corvées et je ne sais qui pourra dire si cette ombre était attachée à celle de **Jean de la Hubertiére** ou de Jean Mabire ?

Jean avait toujours signalé et l'avoir vécu donc mis en application que peu lui importaient les idées politiques de chacun ou des uns et des autres, le tout était de pouvoir travailler et avancer ensemble « **nous n'avions qu'un seul objectif : servir la Normandie** ».

Je reviens plus longuement, pour une question d'actualité, sur un des collaborateurs déjà cité : Jean de la Hubertiére, que l'on retrouvera durant toute la feuille de route de **Viking**, et dès le premier numéro, l'alter ego du même âge pouvant tout à la fois être critique de film, de livre, invité d'exposition, rendant compte historiquement et passionné de blasons et de légendaires, ces deux là de Jean en étaient arrivés à une belle identification, c'est ainsi que les choses tiennent, aujourd'hui comme hier, et, hasard ou destinée, Jean de la Hubertiére, ce hobereau qui s'est longtemps tu, a pu laisser, avant sa mort récente, une des œuvres qu'il avait porté toute sa vie, en même temps que sa passion pour les pays charnels, c'est-à-dire un ouvrage extrêmement complet sur *l'Europe aux mille blasons, armoiries des pays et des provinces d'Europe*.

Il l'avait composé avec son complice **Philippe Jouet**. Un troisième et tout jeune compagnon est venu s'adjointre au duo pour les dessins et illustrations en la personne de **Marc Mosnier**, car faute d'enlumineur il fallait bien retrouver l'inventivité et l'originalité des graphismes et les véritables couleurs de ces blasons !

Si je parle amplement de ce livre c'est que je pense combien Jean Mabire aurait été heureux de le

voir, de pouvoir en faire une critique certainement sur un thème commun où l'Europe aux mille blasons aurait « enlacé » l'Europe aux cent drapeaux – n'est ce pas Yann Fouéré ! -, et plus, de féliciter l'autre Jean de cette renaissance, le Jean du Versant de la Hubertiére, de le féliciter donc d'avoir été fidèle à sa jeunesse et d'avoir réalisé avant la vieillesse un livre qui aurait pu être celui de leur jeunesse commune, nul doute que la Hubertiére n'aurait pas non plus boudé son plaisir de feuilleter son livre en dépit de son flegme et de son fair-play très anglo-normand, nous dirons de son détachement tout simplement, et tout le monde aurait été bien heureux de constater une continuité de ces êtres assez hors norme qui composent l'équipe de **Viking** !

Mais revenons à **Viking**, à sa nouvelle série : cahiers normands d'étude et d'action.

La deuxième série, de 1 à 8 cette fois se doit d'avoir une apparence plus économique et commerciale, déjà en 1955 les temps changent, elle est normalement devenue mensuelle, oui de décembre 1955 à mars 1957 puis juillet 1957, puis l'adieu au Printemps 1958, les difficultés financières n'ont cessé de s'accroître, à l'impossible nul n'est tenu, surtout que la belle jeunesse de France, de Normandie et d'ailleurs, est appelée ou rappelée pour un ailleurs dangereux, car il est ailleurs justement ! Mais le terme de guerre n'est pas déclaré, de l'autre côté de la Méditerranée, nous sommes en France, n'est-il pas vrai ? (ce qui n'a rien à voir avec l'autre côté de la Manche, où nous sommes en Angleterre).

Jean, officier de réserve de moins de 32 ans partira donc pour l'Algérie, et pour une autre aventure héroïque, il n'y avait déjà plus place à l'aventure de **Viking**, aventure brisée par le manque de moyens d'abord et l'air du temps ensuite, ne parlons pas d'une future absence !

Je me permets de signaler à ce propos l'extrême pudeur de Jean en matière d'amitié et d'amour. A l'époque actuelle où chacun se tutoie ou s'échange à tu et à toi, sans amitié profonde, j'ai souvent relevé chez Jean la situation inverse et sa manière de dire d'amis proches qu'il n'était pas un intime ou de leurs intimes, ou bien qu'il n'avait pas su leur dire à temps combien il les aimait ou les appréciait, ou bien qu'il ne les avait rencontré que deux ou trois fois alors que si un recollement était tenté, nous en étions à de tous autres chiffres, Jean devait en fait se penser « intime » de peu de monde, probablement même pas de ses proches parents ou de ses enfants ! Une certaine éducation peut-être mais enfin il est bon de résister certains propos quand il parle de Lechanteur

notamment et de bien d'autres, enfin d'une manière générale pour des gens qui lui étaient des plus proches.

Oui, il y eut beaucoup d'intimes aussi durant la période de la revue **Viking**, comment pourrait-il en être autrement.

Pour clore cet article ainsi qu'il a été ouvert, il faut aussi parler des héritiers.

Ainsi dans les années 70 la revue **Heimdal** fut créée par **Georges Bernage**, revue à laquelle Jean participa de grand cœur au nom de l'intérêt de la Normandie, et donna, au milieu de bien d'autres auteurs durablement et bénévolement son talent, son temps, son argent, ses conseils, son réseau, parfois la disposition de sa maison en Normandie.



Il se donna dans les mêmes conditions à la revue *Hellequin*, elle plus spécialisée sur la littérature. Ainsi l'on peut retrouver des thèmes très apparentés à *Viking* et pas mal de textes petits ou grands de lui que Jean a recensé.

Aussi, Jean dans les dernières décennies de sa vie avait eu l'idée de renouer avec une revue contemporaine sur le patrimoine normand intellectuel, culturel et environnemental, comme l'était **Viking** avec les moyens de l'époque, cette fois avec les nouvelles techniques, la revue serait donc différente mais avec les mêmes idées directrices, et les dernières découvertes, rendez-vous fut pris sur ce sujet avec l'éditeur suscité, le projet fut soumis en ma présence, il fut répondu à Jean que l'idée était tellement bonne qu'elle était déjà dans l'air, devant être inscrite et soumise dès les semaines suivantes au conseil d'administration afin que cette revue soit réalisée, ce qui fut fait.

Comment non plus ne pas ajouter un commentaire sur la réédition en deux tomes de *Viking* en 1999, œuvre absolument remarquable, et sur l'abnégation de son éditeur « le veilleur de Proue » qui dut passer des années à pouvoir reprendre d'une manière élégante et visible le script et le graphisme d'une revue au stencil des années 40 et 50, qu'il sache avoir la reconnaissance méritée pour la survie de la revue *Viking*.

Et pour terminer je citerai Prévert, si attaché à la Hague en Cotentin en faisant revivre, comme il me l'a été demandé par le Président Leveaux, l'épopée de la revue *Viking*, conçue à la même époque que je l'étais moi-même, je tiens à terminer, en forme d'hommage à Jean et Jeannine Mabire pour leur œuvre commune, et, en souvenir de leur appartement en rez-de-jardin donnant sur la place Napoléon, et sur la mer, qu'ils aimaient tant, et l'on aurait pu dire à l'époque la plage Napoléon - endroit où je me rends souvent avant de me recueillir au cimetière marin d'Eculleville - je terminerai donc par ces paroles de Prévert, pour cette chanson qui illustre le film mythique *Les visiteurs du soir* qui a tant inspiré les artistes ensuite, dont ils furent partie :

« Démons et merveilles, vents et marées, au loin déjà
la mer s'est retirée,
et toi comme une algue, doucement caressée par le
vent,

*dans les sables du lit, tu remues en rêvant.
Démons et merveilles, vents et marées, au loin déjà
la mer s'est retirée,
mais dans tes yeux entr'ouverts, deux petites vagues
sont restées.*

Démons et merveilles, vents et marées, deux petites vagues pour me noyer. »

Katherine Hentic



Aux « Dieux maudits »

Avant-propos du livre de Jean Mabire.

Pourquoi ne pas l'avouer ? Je me suis résolu à écrire ce petit livre parce que j'avais grande envie de le lire. Il n'existe rien de tel en langue française : une sorte de *Que sais-je* de la mythologie nordique. Guère plus de deux cents pages et un peu d'ordre dans ces récits décousus et parfois contradictoires. Cet ouvrage a donc été d'abord composé comme mon propre « pense-Dieux ». Je voulais en faire une sorte d'aide-mémoire élémentaires pour éclairer tant de ténèbres.

Ténèbres au milieu desquelles j'ai longuement vagabondé, la torche à la main, tels les héros de Jules Verne dans les méandres souterrains de la lointaine Islande, bien certain de découvrir comme eux le secret des runes au terme de ce *Voyage au centre de la foi...* Dissiper les nuages qui obscurcissent le ciel, c'est parfois s'enfoncer dans les entrailles de la terre et de l'histoire. Interroger la mémoire la plus longue.

Que l'on se rassure : je ne suis point spécialiste et encore moins universitaire. Pour évoquer nos Dieux, je n'ai d'autres titres, que l'espérance et la fidélité-poussées au point de devenir hantises et vertus théologales d'un paganisme enfin naturel.

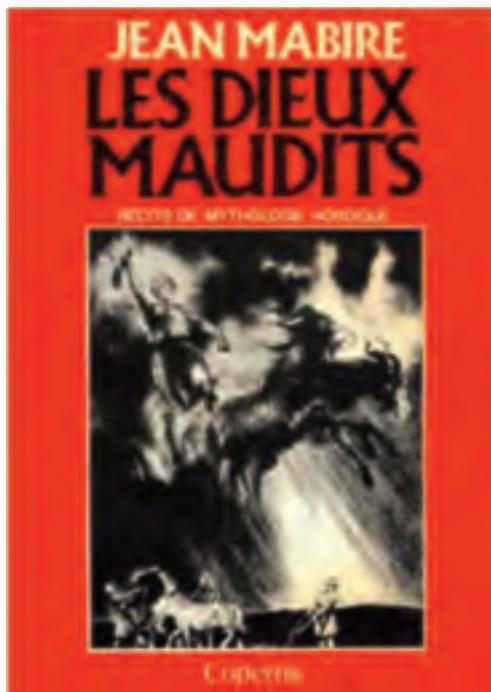
S'il est un livre que je me devais d'écrire, c'est bien celui-ci. Normand d'origine et de passion, fondateur de la revue *Viking*, collaborateur de *Heimdal* ou de *Haro* qui en ont repris le flambeau, auteur d'une histoire des Normands et d'une épopee des Vikings, chroniqueur des explorations polaires, familier des Sagas - du moins celles traduites en français - pèlerin fervent du soleil hyperboréen et de l'*ultima Thulé*, navigateur dont le compas sentimental s'obstine depuis quelques décennies à toujours marquer le Nord, il me fallait rendre aux dieux d'Asgard la vie qu'ils m'avaient naguère offerte. Je rêvais depuis longtemps de restituer leurs périples, afin de les rendre familiers et populaires, comme il sied à des dieux de notre clan.

Dans cette entreprise, toute érudition me semble inutile. Ce qui importe, ce sont les couleurs et les gestes. Donner à voir importe plus que donner à croire. Je ne vais pas jouer au savant que je ne suis pas. Le *Futhark* runique ne me sert pas d'alphabet clandestin. Je veux être qu'un amateur. Mais passionné et fureur, inlassable comme ce Ratatosk, qui ne cesse de courir des branches aux racines d'*Yggdrasil*, pour attiser l'éternel combat de l'aigle et du serpent.

C'est un fait. La mythologie nordique s'enveloppe de cette brume tenace et glacée, que les marins appellent la crasse, et qui évoque tout de suite les vaisseaux éventrés.

Il existe d'innombrables ouvrages popularisant les grands de la mythologie des Grecs et des Romains. Familiarisés dès l'école avec les dieux et les déesses de l'olymphe, nous retrouvons leurs traits figé dans le marbre des musées. Il reste des symboles évidents, à défaut d'être encore des divinités tutélaires. Mais cette lumière, dont resplendit la tradition « classique », n'en rend que plus ténébreuse l'ombre qui entoure le légendaire « barbare ».

Cette opposition, soigneusement entretenue par des cuistres, n'a pas peu contribué à défigurer un héritage qui reste à la fois méconnu et rejeter. Maudits,



nos dieux l'ont été tout autant par les missionnaires de l'évangélisation par les pédagogues de la latinité, séduit par le mythe de l'*Ex oriente lux* dont se réclament les livres-penseurs épris de progrès tout autant que les bigots les plus traditionalistes.

Certains ecclésiastiques pourtant, au début du siècle, ne se montrait guère effrayés par le paganisme maurrassien. Derrière les murs des collèges catholiques, la mythologie gréco-latine semblait apprivoisée et affadie. Elle n'était plus jugée dangereuse et les adolescents se voyaient autorisés à taquiner les muses. Le tonnerre de Zeus devenait anodin. La légende dorée des dieux et héros de l'ancienne Hélade ou de la Rome antique se trouvait ainsi récupérée, véritablement aseptisée, débarrassée de tous les miasmes septentrionaux, qui constituait pour les clercs une sorte de mal absolu. L'Antéchrist venait du froid...

Les dieux maudits, ignorés, perdus dans les brumes du Nord devaient fatidiquement m'apparaître séduisants, dans la mesure où ils restaient interdits. Réflexes élémentaires de tout adolescent : la révolte contre l'ordre établi et surtout enseigné. Il se trouve toujours des collégiens pour trouver que pieux et pions ont la même étymologie.

À la religion des autels et des livres, comment ne pas préférer la croyance aux droits et aux sources ? Le Nord, pour moi, c'était d'abord la Nature. La terre contre l'au-delà, si l'on veut. Et la poésie et contre le décalogue.

Je ne voyais guère cependant l'intérêt de remplacer le bon Dieu ou Jupiter par Odin, si ce n'est par goût de l'irrespect, donc de la sagesse. Il me parut bien vite évident qu'il ne fallait pas décalquer l'une sur l'autre les religions antagonistes. Échanger la croix de Christ contre le marteau de Thor n'est qu'un geste



rituel. C'est la nature même de la foi qui doit devenir différente. D'un côté, la nuée, et de l'autre, le réel. D'où la nécessité de ne pas lire l'Edda comme une Bible, de ne pas chercher dans la mythologie nordique autre chose que des images des symboles, des maximes et des récits. Il n'est pas utile de le rappeler au seuil de ce petit livre.

L'essentiel de la conception de vie des anciens nordiques n'est pas codifié, mais suggéré. Leur mythologie doit se traduire et non se subir. Être fidèle à ces Dieux maudits, c'est d'abord comprendre, c'est-à-dire, bien souvent, écouter une voix intérieure.

Une fois libérée de l'idée d'un Dieu unique, dont le totalitaire, et de ses commandements numérotés et absous, on découvre vite que le sacré peut-être multiple, c'est-à-dire vivant. Alors s'estompe la rigoureuse frontière entre les dieux, les héros et les humains. La religion n'est plus extérieure et intérieure. Le divin se retrouve au cœur de chacun. Démarche essentielle du paganisme. Les dieux du Nord peuvent se montrer souvent terribles parfois burlesques, il reste avant tout familiers. Aucun des neuf univers de la mythologie scandinave n'est insensé. Les voyageurs passent sans cesse de l'un à l'autre. Il n'existe pas d'arrière-monde d'une nature différente.

Le paganisme nordique a finalement mieux résisté aux assauts étrangers que le paganisme méridional. Sans doute, parce qu'il a été vaincu plus tard. Le fait est là, dans son altérité sentimentale. Étudier la mythologie « classique » ne conduit pas à retrouver la foi, au sens exact du terme ; cela ne dépasse guère l'émotion intellectuelle. L'évocation des sources antiques, si chère aux poètes et aux peintres du Parnasse, à la fin du siècle dernier, n'est pas un mouvement religieux, mais seulement littéraire et artistique. Sauf, peut-être, pour un personnage aussi singulier que Louis Ménard, dont les *Rêveries d'un païen mystique* demeurent un fort curieux témoignage.

Par contre, pour aborder la mythologie « barbare », j'oserais dire qu'il faut déjà posséder la foi. Non la croyance en un dogme et encore moins la soumission à une chapelle, mais un élan de l'âme vers un ailleurs que les anciens situaient dans cette *ultima*

Thulé, aux limites septentrionales du monde connu. Aborder l'univers spirituel nordique, dans la mythologie n'est qu'un aspect, ne saurait être un passe-temps ou une curiosité, mais une découverte et une quête, que certains ont naguère comparée à la recherche du Graal. Mais sans la mystique, le Graal n'est qu'un gobelet.

Dans cette optique le retour à la foi nordique peut fort bien se passer de Thor, d'Odin ou de Frey, qui apparaissent bien davantage comme des figures que comme des idoles.

Il ne faudrait pas trop abuser de l'opposition Nord-Sud, même si ce réductionnisme simplificateur a de quoi séduire les naïfs. Pendant très longtemps, des préjugés méridionaux ont cherché à rendre encore plus obscures les légendes septentrionales. Répondre par d'autres mépris serait d'autant plus stupide qu'il n'existe une indéniable similitude religieuse entre le monde scandinave et le monde hellénique, entre l'univers german et l'univers romain. Les recherches de Georges Dumézil sur la tripartition ont lumineusement démontré la parenté des peuples indo-européens.

Opposé en un affrontement absolu le Sud et le Nord aboutit à gravement mutiler un héritage commun. Il est bon de le rappeler au seuil d'un livre qui veut justement mettre en lumière des dieux maudits, ce qui ne veut pas dire rejeter des dieux plus aimables et plus aimés.

Tout familier de la mythologie méditerranéenne ne trouvera pas dans la mythologie scandinave un climat sensiblement différent. Passé le premier moment de surprise, provoqué surtout par la consonance de noms inhabituels à qui n'est pas familier des langues germaniques, il n'est pas nécessaire ici d'y insister bien longtemps. Apollon et Balder ne sont pas des ennemis mais des frères, au moins des cousins.

Pour les sectaires de la culture classique, les dieux hyperboréens se confondent plus ou moins avec les divinités laponnes.

Il serait tout aussi stupide d'identifier les dieux hellènes avec les démiurges levantins. Et il faudra bien réconcilier un jour les dieux celtes et les dieux slaves, écartelés dans la fragile mémoire de nos peuples d'Europe.

Que l'on ne s'y méprenne pas. J'ai voulu rendre la vie aux dieux maudits d'Asgard non pas parce qu'ils seraient « supérieurs », mais surtout parce qu'ils restaient « maudits », c'est-à-dire, par un singulier paradoxe, à la fois méprisés et ignorés. Depuis un millier d'années, il y a eu « déicide » au nord de notre continent. Et en ce domaine, l'Université a longtemps pris la relève de l'Eglise.

Il ne s'agit donc pas ici de vengeance, mais de justice. Au Dieu unique, qui les a naguère vaincus, répondent enfin les dieux différents. Ceux-ci ont longtemps été maltraités par l'Histoire, sans doute parce qu'ils étaient les plus purs, comme figée dans la glace d'une lointaine patrie.

De la mythologie scandinave, la plupart des Français ne connaissent guère que la chevauchée des Valkyries, qu'ils imaginent d'ailleurs à travers la transposition lyrique et déjà « méridionale » (ou si l'on veut « classique ») des opéras de Richard Wagner. C'est tout juste s'ils font le rapprochement Wotan-Odin, à l'instar de la comparaison Zeus-Jupiter rabâchée sur les bancs du lycée. Le crépuscule des dieux - que les nordiques nomment Ragnarok - n'est pour eux qu'un roulement de timbales qui fait frissonner les nuages de toile peinte. Hors cela, tout n'est qu'obscurité.

Il y a plus grave que la niaiserie et c'est la trahison. On a posé la question en fournissant déjà la réponse : cette mythologie nordique ne serait-elle pas néfaste, puisqu'on a vu s'abreuver à sa source les



apôtres d'un pangermanisme qu'il convient aujourd'hui de remiser au magasin des accessoires du théâtre européen ? Une telle calomnie éprouve une méconnaissance totale de l'univers mental où s'est épanouie la littérature nordique primitive. Dans cette Islande de la haute époque médiévale, sur la terre des glaciers et des volcans, va naître le premier parlement du monde !

Cet Althing, qui réunit tous les hommes libres, impose le respect de la loi commune, c'est-à-dire l'ordre, sans lequel il ne saurait y avoir de liberté. De ces païens islandais, les voyageurs étrangers ont pu dire, stupéfaits : « ils n'ont pas de roi, seulement une loi ». Aucune nation n'a été plus rebelle au totalitarisme politique ou religieux que ce peuple de l'Atlantique Nord, longtemps fidèle au souvenir de ceux des leurs qui avaient fui la dictature des premiers monarques norvégiens.

Sur cette Islande - que l'on peut sans démesure nommé l'île sacrée du Nord - va surgir, comme floraison à la fonte des neiges, une religieuse littérature héroïque mystique, dont la puissance, l'originalité et la grandeur séduisent tous ceux qui la découvrent.

Les récits, plus ou moins contemporains de l'âge viking, que l'on nomme sagas et où s'entremêlent les travaux champêtres, les batailles sanglantes et les navigations hasardeuses, sont désormais de mieux en mieux connus hors du monde scandinave. Il s'en dégage un certain nombre de figures héroïques devenues aujourd'hui assez familières à défaut d'être encore exemplaires.

Le monde des Dieux est moins connu que celui des héros. Il apparaît plus abrupt et les textes qui l'évoquent se dressent comme de hautes falaises au-dessus de rivages désolés. Il est difficile d'y aborder et bien davantage encore gravir.

Ces textes sont essentiellement constitués par les Eddas et par un ensemble de poèmes, dont on peut supposer qu'ils ne représentent que les fragments d'une immense littérature engloutie, un peu comme le sommet de ces icebergs qui émergent de l'océan et dont les trois quarts disparaissent sous les flots glacés.

On a coutume, en l'opposant aux sagas, de parler de l'Edda. En réalité ce mot désigne deux réalités assez différentes. D'une part, l'Edda de Snorri Sturluson, rédigée vers 1230, et qui comprend entre autres, sous le nom de *Gylfaginning*, ce que Régis Boyer nomme très justement « un véritable manuel d'initiation à la mythologie nordique destinée aux jeunes poètes ».

Quand à l'Edda anonyme, dit aussi Edda poétique ou Edda ancienne, elle restitue une très ancienne tradition orale qui fut, elle aussi, recueillie au début du XVIIIe siècle, mais contient de très nombreux passages archaïques, assez bien préservés de toute influence chrétienne.

Il faut rappeler quand même, pour dater toute cette aventure spirituelle, que l'Islande, s'est convertie à la religion du Christ lors de l'Althing de l'an Mil, non par une décision autoritaire d'un souverain mais par un vote, dont le résultat dégagéa une majorité longtemps tolérante pour la minorité restée fidèle aux anciens dieux païens.

Des deux Eddas, il n'existe pas de traduction intégrale en langue française. De même, un grand nombre de poèmes d'inspiration mythologie nous sont encore inconnus. Il convenait donc d'en réaliser une sorte de synthèse et surtout de la rendre accessible à un très large public.

Malgré l'habileté technique des versificateurs, malgré les interdits des missionnaires, malgré l'enchevêtrement parfois inextricable des personnages,

des symboles et des péripéties, cette mythologie scandinave primitive a été populaire. Elle a inspiré d'innombrables récits de veillée, elle a longtemps attisé les rires et les craintes, les peines et les joies, les rites et les peurs d'hommes simples. Paysans et marins, ils vivaient tous dans l'intimité de ces dieux d'Asgard. Guerriers, ils croyaient mériter un jour le palais étincelant du Valhalla. Ces récits formaient la trame même de leur vie et les aidaient à accueillir sans crainte la mort.

Aujourd'hui, c'est dieux maudits ne doivent pas nous apparaître comme des dieux étrangers, ni surtout comme des dieux mystérieux et inaccessibles.

Ce livre a pour première ambition de « populariser » leurs aventures.

Toute digression, toute accumulation de noms, toute explication même a été écartée. Ce livre se situe volontairement à l'opposé d'un ouvrage d'érudition. Un seul exemple : en le rédigeant, j'ai mis sur fiches très exactement 737 noms de personnages, d'objets ou de lieux. J'en ai utilisé à peine 300 que l'on retrouvera dans l'index sommaire. Peu importe finalement aux lecteurs de connaître les noms des neuf vagues mères de Heimdal, les 200 surnoms que prend Odin quand il voyage à travers le monde. Il me semble hors de question d'établir un *who's who* de la mythologie nordique. C'est bien souvent restant anonyme que les mains et les géants, les servantes de Freya ou les Valkyries d'Odin, les sorcières et les elfes vont traverser cette histoire. Seuls importent les faits marquants.

Que ceux qui veulent en savoir plus se rapportent aux textes ! Ce qui m'importe, avant tout, ce sont des personnages, un climat, des paysages. Ce que j'ai voulu, c'est rendre intelligible et même logique un ensemble d'une immense confusion.

Que tout soit clair ne signifie pas pour autant que tout soit simple. Il faut bien avouer que de tels récits ne craignent pas les contradictions insolites.

Ainsi un personnage comme Kvasir, abominablement massacré par les mains Fjalar et Galar, peu après la fin de la guerre entre les Ases et les Vanes, se trouve mystérieusement ressuscité lorsque les dieux traquent, près de la cascade Franang, le malfaiteur Loki transformé en saumon. Ce n'est certes pas la seule contradiction de ces légendes.

On remarque aussi quelque christianisations abusives, parfois subtiles. Elles risquent d'échapper au premier coup d'œil. J'en noterai quelques-unes, qui ne sont peut-être que des coïncidences, à commencer par l'existence d'une trinité, ou Odin, sous les noms de Har (Très-Haut) de Jafnhar (Egalement-Haut ou Sublime) et de Thridi (Troisième) devient un seul Dieu en trois personnes, ainsi que cela est décrit dans la *Gylfaginning* de Snorri. On peut également s'interroger sur ce « paradis » et sept « enfer », qui apparaissent lors du renouveau suivant le Ragnarok. Quant au mystérieux dieu qui doit succéder un jour à Heimdal, certains s'obstinent à y découvrir une image du Christ. On pourrait tout aussi bien, il est vrai, l'identifier avec un véritable Lucifer Nordique, un porteur de la païenne lumière.

Ces récits vont apparaître, à l'image même de la vie, fort divers. On y passe tour à tour du merveilleux au grotesque, l'épouvante à la farce, de la tragédie la plus grave à la comédie la plus folle : cela ne va pas sans horreur ni trivialité. Les dieux naviguent allègrement du champ de bataille à la salle de banquet. Ils ripaillent s'insultent. Nous voici en pleine truculence. Loki lance son fait à chacun. Il traite Freya de putain et Thor de cocu. Odin lui-même n'est pas épargné et devient une ganache de la pire espèce.

On peut trouver choquant ce mélange. Mais c'est

celui de toute une vieille tradition européenne, telle qu'elle va se perpétuer pendant tout le Moyen Âge et éclater dans l'œuvre écrite d'un Rabelais ou dans l'œuvre peinte d'un Breughel.

Une des grandes leçons de cette mythologie, par ailleurs si incohérente, est peut-être le refus de briser l'unité profonde de la vie. Il apparaît tout aussi naturel, pour les vieux Nordiques, d'assumer son destin en se faisant tuer joyeusement que de ripailler entre deux combats. Il est aussi noble pour eux de brandir une épée que de vider une corne à boire. Ce qui est ignoble, c'est la lâcheté, le mensonge et le parjure.

L'unité de ces récits, vient du fait que l'on y retrouve les mêmes personnages - mais dans des situations souvent encore diverses. Elle vient aussi du cadre immuable : les neufs mondes et surtout Asaheim et Jotunheim, car les géants servent de perpétuels « faire-valoir » aux dieux. Les hommes sont presque toujours absents de ses aventures, encore plus effacés que les nains besogneux et les elfes évanescents. Mais c'est Dieu qui sont humains, trop humains parfois.

Il me faut quand même m'expliquer sur ce qui ne se trouve pas dans ce livre. J'ai d'abord écarté le *Havamal*. Certes, étymologiquement, le titre de ce poème de l'ancienne Edda peut se traduire par les *Dits du Très-Haut* et il ne fait aucun doute que ce Très-Haut soit Odin lui-même. La première et la troisième partie, les plus justement célèbre du *Havamal* exposent en sentences imagées une sorte de « savoir-vivre » à l'usage de la païenne communauté nordique. Conseils et maximes s'y enchaînent, dont on connaît au moins le plus célèbre verset :

*Meurent les biens et meurent les gens
Et toi, tu mourras de même.
Mais il est une chose qui jamais ne meurt :
Le jugement porté sur chaque mort...*

Le reste est souvent de la même veine et les 165 versets du *Havamal* constituent un des plus beaux monuments de la littérature européenne du haut Moyen Âge. Mais ils sortent de mon propos, qui était de restituer la mythologie nordique et non pas de tracer un tableau d'ensemble de la civilisation scandinave primitive, ni même de la religion à l'époque des vikings. Je renvoie donc les lecteurs qui désirent connaître ce texte aux deux plus récentes traductions : celle de Renauld-Kranz (partielle) et celle de Régis Boyer (intégrale).

J'ai ensuite délibérément écarté tout le cycle héroïque de l'histoire de Sigurd - dont la parenté avec la légende germanique de Siegfried apparaît évidente. Il y a trois raisons à cette omission : il me fallait d'abord limiter ce livre quant au nombre de pages ; ensuite, cette histoire est assez connue, ne serait-ce que par la transposition lyrique de la Tétralogie wagnérienne de l'Anneau des Nibelungen ; enfin, j'ai l'intention de consacrer, tôt ou tard, un livre entier à cette figure héroïque et légendaire de Sigurd/Siegfried.

Ce livre comporte trois parties. La première, *La naissance des dieux*, se veut un exposé, que l'on peut trouver aride, de la création du monde et de l'affiliation des dieux. Certes, il restera encore des zones d'ombre, mais elles sont volontaires, dans un constant désir de simplification. La seconde partie, *les aventures des dieux*, est la plus importante, quant à la longueur du moins. J'avoue que la chronologie que je

propose reste parfaitement arbitraire, mais il me fallait bien introduire un déroulement logique dans cette suite de tableaux venant de textes si divers. Quant à la dernière partie, *le crépuscule des dieux*, elle évoque à la fois le combat final où périsse la plupart des Ases et des Vanes, ainsi que l'insolite renouveau qui succède à ce drame inéluctable. Cette ultime évocation des dieux maudits s'ouvre sur la mort de Balder-qui est en quelque sorte le « commencement de la fin ». Idée essentiellement pessimiste. Mais, presque seul de tous les dieux, il va renaître. Et son retour parmi les dieux et les hommes marquent l'éternel triomphe de la vie.



Ce livre ne comprend pas de bibliographie. Je renvoie le lecteur que le sujet intéresse à l'excellent travail de François-Xavier Dillmann : *Culture et civilisation vikings* (une bibliographie de langue française), publié en 1975 par le centre de recherche sur les pays du Nord et du Nord-Ouest de l'université de Caen.

Je tiens à signaler cependant que mon livre doit beaucoup à l'introuvable *mythologie scandinave* de R. B Anderson, traduite et publiée à Paris en 1886, et dont il n'existe aucun équivalent contemporain. Je tiens aussi à recommander tout particulièrement le monumental essai sur *Les religions de l'Europe du Nord* de Régis Boyer et Eveline Lot-Falck (coédition Fayard-Denoël,

en 1974), qui constitue le plus remarquable rassemblement texte traduit des Eddas et des Sagas parus jusqu'ici en langue française. Ce livre apporte dans son étude liminaire une admirable découverte de la notion de sacré chez les anciens scandinaves. Un tel ouvrage a été pour moi un compagnon incessant tout au long de ce voyage mystique et littéraire parmi les anciens dieux du Nord.

Une dernière remarque. Elle concerne l'orthographe employée dans ce livre. Je l'ai volontairement simplifiée à l'extrême, au mépris avoué de tous les usages universitaires en ce domaine. C'est, il eût sans doute été plus convenable d'utiliser des pour des TH. Et de respecter la graphie et la phonie scandinaves primitives. Mais, à force de pureté, on serait vite arrivé à rendre ces récits totalement illisibles. Autant alors les écrire en vieux norrois. Et même - pourquoi pas - en caractères runiques...

Le grand voyageur borgne sera donc nommé, dans *les dieux maudits*, tout simplement Odin et non pas Odhinn comme le voudraient certains. Et chacun prononcera ce nom comme il lui plaira. L'important reste seulement d'entendre la voix du dieu aux corbeaux, et, dans les nuages, le grondement des huit sabots de son cheval Sleipnir, menant inlassablement sa Chasse Sauvage.

Jean Mabire

*Silence, fils de Heimdal, le dieu Blanc
Silence à vous tous, petits et grands.
Selon l'ordre du père des héros tombés
au combat, je vais raconter les anciens
récits des hommes depuis les temps les
plus reculés.*

Voluspa (chant de la prophétesse)

Mabire Artisan, Partisan, Militant, Artiste.

Bernard Leveaux, notre président, m'a gracieusement fait présent d'un exemplaire du livre de Jean Mabire *Les dieux maudits*. Le geste, aussitôt après m'avoir charmé, m'a donné à penser que ce n'était qu'une distinction pour service à rendre au beau bulletin de l'AAJM. Je me suis donc mis à l'écritoire, mais qu'allais-je pouvoir écrire d'utile sur ces dieux maudits ? Je ne suis pas du tout un spécialiste du paganisme. Pas plus qu'un spécialiste de Jean Mabire d'ailleurs, dont je suis tout juste un lecteur, dévot de sa mémoire, avec une large ouverture à la pensée et aux écrits de notre maître. Une ouverture pas si large que cela, car je crois n'avoir même pas lu vingt livres des cent-vingt qu'il a publiés.

Pour débuter dans cet emploi de tâcheron, j'ai pris un très mauvais départ, car j'ai menti au président Leveaux. Mais de bonne foi (les gens de bonne foi sont les plus dangereux), en lui affirmant que j'avais, à l'époque de la parution des *Dieux maudits* (Copernic 1978), fait l'acquisition de l'ouvrage, ce qui était vrai. Ce qui est faux par contre, c'est qu'il aurait disparu de mes modestes rayons parce que j'aurais ensuite prêté le livre, comme tous ceux que j'ai vraiment aimés, jusqu'à ce qu'on ne me le rende plus. Or j'ai bien dû me rendre à l'évidence : je n'avais pas lu *Les dieux maudits* ! Pas bien lu en tout cas, comme je l'ai lu et le lis et le relis à présent, ni aimé comme je l'aime maintenant. Je l'avais sans doute feuilleté, parcouru, lu dix pages ici et vingt autres là et puis posé. Et puis repris pour vingt pages encore. J'avais plus que probablement fait l'économie de l'avant-propos pour aller immédiatement au substantif. C'était il y a trente-trois ans.

J'avais même ensuite, suprême étourderie, fait l'acquisition des *Légendes de la mythologie nordique* de Jean Mabire (L'Ancre 1995), que j'ai dû classer aussitôt sans même l'ouvrir et qui est resté là sur mes planches et s'y trouve encore aujourd'hui sans même que j'aie remarqué que c'est la réédition des Dieux maudits sous un autre titre ! Voilà bien de quoi on fait des Amis de Jean Mabire et de quoi sont faits certains néo-païens ! Autant le savoir !

Sur le point de mon paganisme, je me sens plus serein. Il est vrai que je ne capte pas bien sur mes antennes l'excitation des païens de bibliothèque à se réciter les noms barbares de leurs herbiers. Plus encore que la grecque et la romaine, les mythologies germanique et nordique m'apparaissent comme de profonds coffres à outils dont j'aurais hérité et n'aurais pas encore trouvé le temps d'en faire l'inventaire. J'en connais les principaux. Pour les autres, je farfouille à l'occasion dans les mille noms du dictionnaire de Lecouteux et j'ai alors parfois la bonne surprise d'y découvrir l'un ou l'autre objet qui fonctionne à merveille. Il vient m'éclairer un nouveau pan du mystère, comme une pièce d'un puzzle qui s'emboîte heureusement et révèle un coin du dessin de la vie. Et qui vient féconder notre imaginaire et enrichir notre petit arsenal personnel de symboles et de métaphores de la réalité quotidienne.

J'ai entre temps lu et relu l'avant-propos que notre maître a pris la précaution, plus paternelle que littéraire, de proposer pour son ouvrage. Je venais par bonheur de lire et relire *Les Indo-européens* de



Jean Haudry, ce qui est d'un précieux appui pour arpenter la mythologie nordique. J'avais en son temps cru avoir lu son *Que-sais-je ?* et en avoir recueilli l'essentiel. Quelle redécouverte révélatrice que de rapprocher les deux ouvrages et quelle honte salutaire pour mon humilité. Dans l'un comme dans l'autre, on trouve à remonter la vertigineuse construction de notre intelligence des choses, de notre conception de la vie, de notre vision européenne du monde. C'est sûrement pour avoir produit cette même substance, fondamentale pour notre identité européenne, que ces deux auteurs se retrouvent également bannis. Si Jean Mabire a tant d'ennemis, c'est avant tout pour ce motif-là. Ses récits de guerre, avec leurs témoignages répétés d'estime pour la valeur militaire et morale des vaincus de la deuxième guerre mondiale, n'ont dû déclencher contre lui que des réactions épidermiques chez les inquisiteurs. Par contre, sa matière philosophale, celle qui lui mérite le bûcher des hérétiques, c'est bien dans sa présentation de la mythologie nordique que je la vois enfin resplendir et, bien sûr, dans sa mystique hyperboréenne.

En vertu de l'orgueilleux principe *Beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur*, les poubelles de grossières injustices déversées sur Jean Mabire doivent faire flotter sur sa mémoire des ribambelles d'honorables et utiles rubans. Ses amis ne s'en sentent pas moins frustrés de ne découvrir dans la critique que de rares lauriers qui lui soient décernés. Ils s'en sentent d'autant plus froissés lorsqu'ils feuilletent ses riches chroniques *Que-lire* ? Comment ne pas être touché par la bienveillance de Maît' Jean pour ses confrères écrivains : s'il les déshabille, c'est pour mettre en évidence leurs avantages. La bienveillance, la volonté du bien, c'est d'abord à cela que Jean Mabire s'applique dans ses critiques. Elles sont ordonnées à faire découvrir, fût-ce chez des détracteurs, les beautés et les vaillances qu'un lecteur peu attentif n'aurait pas aperçues, celles qui valent qu'on fasse le détour et ensuite qu'on passe sur de possibles défaillances. C'est ainsi sans doute qu'ils leur remboursent une dette de reconnaissance. Reconnaissance pris ici dans le sens de la découverte comme dans le sens

de l'aveu de fraternité dans la famille des lettres. Mais aussi, bien sûr, dans le sens de la gratitude et on verrait alors si volontiers, en retour, que le dernier portrait de la galerie des *Que lire ?* soit celui de Jean Mabire lui-même.

Au contraire de la marque de faiblesse du pacifiste, la bienveillance entre champions est l'arme courtoise du guerrier. Un guerrier qui, dans le sillage de Drieu, a appris à gouverner *le couple de la peur et du courage*. Cette courtoisie de Jean Mabire est bien l'insigne de sa noblesse qui, étant bienveillante, se garde des pettesses de la méchanceté vindicative. Car il est bien vrai, s'agissant d'un de ses ennemis, qu'il s'honore en le grandissant comme il se déshonorerait en l'avilissant. Pour suivre le modèle de notre maître, veillons donc à protéger la réputation de nos ennemis. Et, s'ils n'en ont pas, n'en parlons pas du tout.

Me revient à la mémoire l'éloge nécrologique que **Pol Vandromme**, un écrivain et critique qu'on serait tenté de coter haut, a consacré à notre ami. J'ai dû mal classer cet in-memoriam et je ne le retrouve plus, mais je me souviens fort bien que Vandromme s'y montrait amical, bien entendu, mais avec un évident souci de mesurer ses compliments, ce qui m'a laissé un goût de déception. Je me souviens également que Vandromme notait que Jean Mabire n'a, dans chacun de ses écrits, jamais mis plus de forme qu'il n'y fallait. A la réflexion, c'est en matière d'art la louange suprême, la marque même de la perfection, de la justesse, de la vérité : ajuster exactement la forme au fond. Mais le dispositif du jugement donnait à penser que notre ami ne se serait pas consacré le temps d'être un artiste et qu'il n'aurait gratifié ses lecteurs que de cadeaux simplement honnêtes.

On l'avait d'ailleurs entendu lui-même bien des fois rectifier avec humilité qu'il cherchait avant tout à être un bon artisan de l'écriture. Il est bien vrai qu'il a écrit énormément et de tout. Mais on en voudra quand même à Vandromme - paix à ses cendres - de s'être retenu de dire que Jean Mabire est un grand écrivain. Il ne s'agit pas là, bien sûr, d'une catégorie universelle et elle n'est pas quantitative en tout cas : elle n'a rien à voir avec la célébrité, ni avec les chiffres des tirages, ni même avec l'épreuve du temps. Si elle n'est que qualitative, le catholique Vandromme a pu manquer des instruments pour mesurer la dimension sacrée qu'avait pour Jean Mabire la mythologie nordique. Manquant au fond, il ne pouvait apprécier la justesse de la forme des *Dieux maudits*, notamment de son avant-propos. Même s'il a lu cet avant propos et s'il a pu remarquer comment Mabire y est un fin styliste, qui sait de son stylet maîtriser joliment la finesse du trait de sa gravure, produisant dans l'épure de la stylisation une profusion d'images d'un grand bonheur, et la marque personnelle de son style, Vandromme n'a donc pas pu, c'est grand dommage pour lui, apercevoir comme nous la parfaite équation de cette forme avec le fond.

A Jean Mabire, **Xavier Cheneveau** avait fait dire un jour (9 mai 2001 dans *Synergies européennes*) : « *On ne peut rien construire sans une certaine recherche esthétique. Mais celle-ci devient stérile sans une profonde rigueur doctrinale. Résultat pratique : je ne suis ni un bon écrivain, ni un bon militant. Je triche un peu sur les deux attitudes. Mais elles remplissent tous mes jours et bien de mes nuits.* » Reconnaissant les nécessités de la discipline, et même de la brutalité, notre ami espérait être assez artiste pour exprimer de manière révélatrice notre conception du monde, tout en étant assez partisan pour ne pas transformer en exercice de style ce qui fait la chair et l'esprit de notre combat.



Mais passons enfin à l'œuvre de notre maître qui est le prétexte de ce texte, *Les dieux maudits*. Et surtout à son avant-propos, lequel a pour mon cœur le bon aloi du chef-d'œuvre. Existe-t-il d'abord de discréption plus délicate de la part d'un artiste qui explique ce qui a motivé une de ses créations que de prétendre qu'il en avait lui-même senti le besoin pour son usage individuel, comme d'un aide-mémoire personnel dans le labyrinthe de la mythologie scandinave, un *pense-dieu* dans les ténèbres d'un *voyage au centre de la foi*. Le mot chef-d'œuvre prend alors le sens que lui donnent les compagnonnages d'artisans, comme étant la patente de la maîtrise, à la fois humble et précise, exacte et quotidienne comme le battant des étoiles et du temps. Le chef-d'œuvre n'est plus alors le vain titre d'une renommée, célébrée par des multitudes à genoux devant leurs monstres sacrés et leurs luxueuses divas, mais l'épreuve intime et la preuve administrée aux seuls compagnons initiés de sa confraternité. Une confraternité dont les racines (Jean Haudry nous les découvre) plongent dans un passé bien plus antique que Moïse, un passé dont d'innombrables vestiges nous livrent une bible incomparable, la nôtre, pour la lecture d'un univers à la fois grandiose et infinitésimal.

Si l'enthousiasme est l'état privilégié de ceux qui, dans *l'élan de leur âme* pour écouter une voix intérieure, savent faire se gonfler au souffle divin la toile de leurs voiles, il ne doit pas faire de doute que la fraternelle complicité de leurs compagnons, simples artisans comme eux, les aidera mieux que des rites pompeux à dégager des éthers propices à la respiration d'un *paganisme enfin naturel*. Car, sans les opposer, notre maître distingue des paganismes. Ils sont similaires, sans aucun doute, et tous *systèmes non codifiés, mais suggérés*, avec des silhouettes de divinités, qui sont *bien davantage des figures que des idoles*, mais ce sont des paganismes différents quand même. Il y a d'un côté les dieux et héros gréco-latins, qu'autant que l'Eglise, les cuistres de l'Université, libres-penseurs épris du mythe de l'*Ex oriente lux*, ont récupérés. *Symboles évidents figés dans le marbre des musées*, ces dieux-là ont été aseptisés des miasmes d'un septentrion aux récits fantastiques, lequel pour les cercles doctrinaires constituait le mal absolu.

Jean Mabire le concède, le légendaire du paganisme nordique est comme enveloppé dans cette brume tenace et glacée que nos marins appellent la

crasse. Il fourmille d'incohérences, quand ce ne sont pas même des contradictions, produit probablement de quelque christianisation abusive. Telle sans doute la trinité en Odin sous les noms de *Har* (le Très-Haut), de *Jafnhar* (l'Egalément Sublime) et de *Thridi* (le Troisième) parmi les deux cents surnoms que prend Odin lorsqu'il voyage. Tel encore le mystérieux successeur du dieu Heimdal, en qui certains s'obstinent à apercevoir le Christ et d'autres un *Lucifer porteur de païenne lumière*.

Mais Jean Mabire maudit à son tour : depuis un millier d'années au nord de notre continent, il a été procédé à un déicide, pour la consommation duquel l'université a pris le relais de l'Eglise, brandissant le flambeau de la raison contre la barbarie. Il remarque que disqualifier cette matière de manière aussi grossière, c'est faire benoîtement l'impasse sur le monument littéraire de l'*Edda* que **Snorri Sturluson** a couchée sur le papier au début du XIII^e siècle. Avec son **Gylfagining**, qui n'est rien moins qu'un manuel d'initiation destiné aux jeunes poètes. Et c'est ignorer l'*Edda* poétique, archaïque et préservée des influences chrétiennes. C'est négliger enfin la réalité éclatante de l'Islande, berceau de cette littérature mythologique et berceau dans le même temps du premier parlement véritable, cet *Althing*, qui fera dire aux voyageurs à propos de ces prétendus barbares : « **Ils n'ont pas de roi, seulement une loi.** ». C'est vouloir oublier aussi que c'est par la libre décision de l'*Althing* de l'an Mil que l'île s'est convertie à la religion du Christ. Ainsi interdits, les dieux maudits devaient fatidiquement apparaître séduisants à Jean Mabire, dont durant des décennies **le compas sentimental s'est obstiné à toujours marquer le nord**. Il lui fallait restituer aux dieux d'Asgard la vie qu'ils lui avaient offerte, **en les rendant familiers et populaires comme il sied à des dieux de notre clan**.

Sur la question délicate du paganisme personnel de Jean Mabire, je proposerais à titre de conclusion, dans la ligne de la discréption de notre maître, plutôt qu'un indice de plus puisé dans la masse des indices dont fourmille son oeuvre, une phrase qu'il a tirée de la bouche d'un de ses parrains, **Jean Mallard, comte de La Varende**, grand Normand comme lui. Dans son introduction au livre de *La Varende Guillaume le bâtarde conquérant*, (publié sous la direction de Jean Mabire dans la collection Action, Flammarion 1987), notre ami précise que, pour la famille Mabire, **La Varende est un peu notre seigneur**. Cette phrase qui m'a frappé: « **Je suis attaché au sol plus encore qu'au ciel : je rejoins un vieux paganisme rémanent, dont je n'arrive point à me débarrasser, quels que soient mon respect et mon imprégnation catholiques.** », notre maître l'a mise en exergue d'une photographie d'une assez étrange figure de sphynx, sculpture gracieuse qui décore un coin du parc du château de Bonneville, la demeure des La Varende. Plus loin dans son introduction, il reprend une photographie de La Varende, debout à côté de la petite sphynge, avec une main posée sur sa tête, dans un geste d'affectionneuse protection.

Voilà chose faite. Je crois, de bonne foi bien sûr, avoir accompli ma part de l'ouvrage et dit tout ce que je suis en mesure de dire sur la matière. Que viennent maintenant les vrais amis de Jean Mabire et ses lecteurs patentés, pour protester contre mes bavures, pour mettre au point et remettre à niveau et d'équerre ce qui doit l'être. Et tout sera bien qui finit bien dans notre monde à nous, le meilleur des mondes.

Georges Hupin

L'Agence2Presse et Mait'Jean

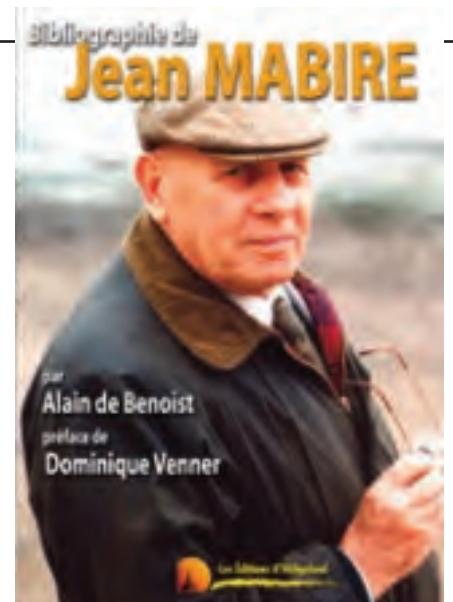
L'Agence2Presse, département vidéo des Éditions d'Héligoland – qui réalisent le *Bulletin des Amis de Jean Mabire* depuis sa création – est à la recherche de vidéos de conférence de Mait'Jean afin de les



éditer sur DVD. Certains de nos amis ont peut-être, dans leurs cartons, des films qu'ils ont réalisé à l'occasion de rencontres, de fêtes ou de voyages avec Jean Mabire. Tout peut intéresser nos camarades de l'Agence et permettre ainsi de diffuser l'œuvre de Jean Mabire sur des vecteurs de communication moderne. Merci de les contacter :

- par email à contact@agence2presse.eu
- ou par courrier à Agence2Presse. Les Éditions d'Héligoland. BP2. 27290 Pont-Authou (Normandie). Votre interlocuteur : Gilles Arnaud.

Ils garantissent la restitution des originaux !



Réalisée pour le compte de l'Association des Amis de Jean Mabire, cette bibliographie magistrale est un véritable hommage rendu à Jean Mabire par Alain de Benoist. Rehaussée d'une préface de Dominique Venner, cet opuscule doit figurer dans toutes les bibliothèques des Amis de Jean Mabire.

Elle peut être commandée directement auprès de l'association ou en paiement sécurisé sur notre nouveau site : www.jean-mabire.com .

9 € l'exemplaire + 3 € de frais de port.

Les Vikings en Normandie et l'aventure de la revue *Heimdal*

Entrevue avec Georges Bernage

En cette année du onzième centenaire de la fondation de la Normandie par les Vikings, il nous est apparu essentiel de relater ici l'aventure de la revue *Heimdal*. Elle fut la première revue de langue française qui traita en profondeur de la civilisation Viking et de son impact en Normandie. Ensuite, de même que la revue *Viking* de Maît'Jean fut le prolongement (dans les années 1950) de l'élan de la revue *le Bouès-Jan* (début du XX^e siècle) de Maît'Louis Beuve, la revue *Heimdal* a été en quelque sorte un prolongement ultime de la revue *Viking*, formant ainsi une longue chaîne d'éveilleurs du peuple normand. Enfin, *Heimdal* a porté une partie importante de la production intellectuelle et des espoirs de Maît'Jean.

Au-delà de simples revues, nous avons affaire ici à de véritables aventures humaines et intellectuelles, à des réservoirs d'idées donnant une ligne directrice, un carburant, une émulation visant à ré-enraciner les Normands dans leur héritage profond, nordique, tout simplement à les éveiller à ce qu'ils sont.

La revue *Heimdal* s'est arrêtée de paraître en 1987. Elle est maintenant devenue un mythe dans les milieux normanistes, et une richesse pour les collectionneurs. Chez les historiens, les archéologues, les folkloristes, les artisans d'art populaire, les groupes de reconstitution historique, les éditeurs régionalistes normands, les promoteurs de la langue et de la musique normandes, qui ne connaît pas la revue *Heimdal*? Il n'est pas rare non plus de trouver des pêcheurs, ou encore des paysans fiers de leur fait normand pour vous raconter qu'ils ont été de fervents lecteurs de la revue. Combien d'élan et d'initiatives associatives, éditoriales ont été inspirées par elle ?

Elle était dans la lignée des revues scandinaves d'éducation populaire à haut niveau d'érudition inspirées par le Danois **N.F.S Gruntvig** au XIX^e siècle, le fondateur du concept de Haute École Populaire (*Folkhögskola*), dont le but était de maintenir ou ré-ensemencer le « souffle du peuple ». C'est pourquoi, dans l'approche comme dans le fond, cette revue est un modèle toujours d'actualité pour des formateurs de la jeunesse normande comme les Oiseaux Migrateurs Normands.

Laissons-nous conter cette aventure humaine par son principal acteur, **Georges Bernage**, qui est toujours à la tête des éditions Heimdal.

Arnaud Le Fèvre.



A.L.F. : Quelles ont été les prémisses de la revue *Heimdal*?

G.B. : Je suis né en 1949, avec des origines normandes. Avant la création de la revue *Heimdal* en 1971, je vivais pendant mes études dans le sud de l'Île-de-France, de par le métier de mon père qui était pilote de ligne. À cette époque, le régionalisme était en train de prendre une nouvelle vigueur. Passionné par l'histoire, l'archéologie, et plus spécifiquement par le haut moyen âge, je faisais alors partie d'un groupe archéologique que j'avais fondé, et j'éditaïs à la ronéo un bulletin qui s'appelait *Les Francs*, qui traitait d'archéologie mérovingienne, qui correspondait aux racines de l'Île-de-France. Ce petit journal m'avait permis de faire mes premières armes. Mais après mon service militaire et une année de fac à la Sorbonne, j'ai voulu me ressourcer, et j'ai fait le choix du ré-enracinement en Normandie pour y œuvrer dans le domaine de l'action culturelle normande. Les Bretons montraient la voie à beaucoup en France à l'époque en termes d'action régionaliste. La richesse est dans la différence, même si elle est aussi dans la convergence. Parce que c'est la différence qui est dans l'exotisme local qui va faire qu'une région est fascinante. Je donne l'exemple de la Bretagne, parce que lorsqu'on passait le Couesnon, on sentait l'odeur des crêpes, on entendait le son de la cornemuse, on voyait le *Gwenn-Ha-Du* partout, et on avait l'impression un peu de voyager à l'étranger. Et il n'y avait pas de raison que l'on ne retrouve pas l'équivalent — qui ne veut pas dire l'identique — en Normandie. Il s'agissait justement d'affirmer nos différences normandes, des différences qui sont aussi des convergences, des liens avec l'Angleterre, la Sicile, les pays scandinaves. C'est grâce aux différences qu'on a des convergences constructives, et que l'on ne tombe pas dans le morne et l'informe. Revenu en Normandie, j'avais tenu à suivre les cours d'histoire médiévale du Pr Lucien Musset qui enseignait à l'université de Caen, et dont j'avais déjà lu les ouvrages qui faisaient référence en ce qui concerne l'histoire normande médiévale, et ses origines scandinaves. Lui aussi nous montrait la voie dans ce que pouvait être une forme d'action régionaliste avec tout le sérieux académique. L'autre phare qui avait guidé ma démarche avait été la revue *Viking* dirigée par Jean Mabire, qui avait été un modèle de publication régionaliste, exécutée avec des moyens modestes, et un talent qui lui est propre. La revue *Heimdal* qui al-

lait naître fut la convergence de ce style et de celui qui me correspondait. Passionné d'archéologie, de toponymie normande, d'architecture traditionnelle, de formation universitaire, ayant un esprit graphique — grâce à un passage aux Beaux-Arts —, il m'était apparu que l'on pouvait et devait même donner une rigueur universitaire et une grande qualité iconographique à ce qui touchait à la publication grand public de la matière culturelle régionaliste. Le souci de faire du beau document a d'ailleurs guidé toute ma carrière d'éditeur. Ce qui avait été produit dans le domaine avec la revue *Heimdal* avait fait œuvre de précurseur dans le domaine de l'édition.

Jean Mabire fut de ceux qui m'avaient galvanisé pour la matière normande, en me faisant connaître et rencontrer les principales figures, souvent pittoresques, du monde normaniste, me trimbalant en particulier dans le Cotentin à coup de grands effets esthétiques pour me rallier à sa passion pour ce coin de Normandie. C'était à cette occasion qu'il m'avait fait découvrir des familles cotentinoises — tels les Hamel, famille de potiers de Néhou, et les Postel, famille de paysans modestes — dont les enfants s'appelaient Valfrid, Wilfrid, Oswald, Hilde, Freya... Je me faisais la réflexion : « Ah, tout le monde ici s'appelle comme ça, c'est formidable ». De là était née l'inspiration de la revue *Heimdal*, et de son nom : celui du Père et Grand Protecteur du genre humain, incarnant la Tradition.

Né l'année de la mort de Louis Beauve, faisant mon retour en Normandie alors que Fernand Lechanter venait de mourir, je me sentais investi d'une mission.

C'est arrivé avec armes et bagages à l'université de Caen que j'ai lancé la revue *Heimdal*, en 1971, avec les précurseurs du passé, avec l'appui de nombreux auteurs de talents, des historiens et des archéologues comme Frédéric Scuvée, de très bons autodidactes comme le Cherbourgeois Christian Letourneur, ancien bûcheron, grand spécialiste de toponymie normande.

A.L.F. : Quel a été dès le départ le point fort de la revue *Heimdal* ?

G.B. : Pour moi, ce fut la toponymie. À l'époque, les études toponymiques normandes étaient encore à l'état embryonnaire. Seul Jean Adigard des Gautries avait produit un ouvrage sur les noms de personnes de 911 à 1066. Confrontés à une archéologie peu prolifique, à des sources historiques étant souvent sujettes à débat, la toponymie fut dès le départ pour nous l'élément clé prouvant l'implantation profonde des Scandinaves en Normandie. C'est le grand livre de la colonisation en quelque sorte. Dans le domaine, la revue a tracé un sillon pionnier, à une époque où nous étions encore dans l'artisanat, où il fallait construire les cartes d'implantation nous-mêmes, à partir d'éléments pris chez Beaurepaire par exemple, les cartes existant ailleurs étant pour la plupart minimalistes, fragmentaires. Nous avions pu ainsi prouver que la colonisation scandinave n'avait pas été restreinte aux seules zones côtières, mais avait été profonde, atteignant par exemple les confins du Bessin, de l'Orne. Nous savons désormais, quand nous lisons le dernier ouvrage de Jean Renaud sur le sujet, que c'est près d'un millier de noms de lieux scandinaves qui sont répertoriés, ce qui est énorme pour la démographie de l'époque. En effet, pour qu'un nom de lieu soit adopté, il faut qu'il soit compris à quelques lieues à la ronde au moins. Donc ça implique qu'il y avait du monde autour à comprendre la langue du to-

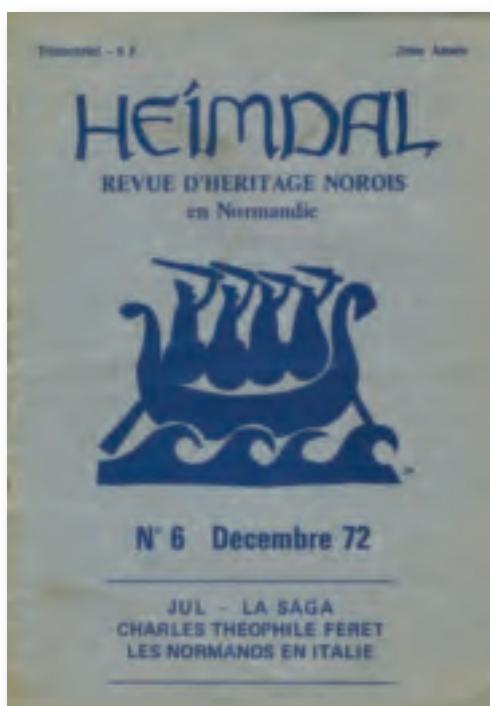
ponyme, et qu'à partir de 1000 toponymes scandinaves, on peut aisément atteindre le chiffre de plusieurs dizaines de milliers de locuteurs scandinaves en Normandie à l'époque de la colonisation viking. Cela contredit la théorie hâtive et souvent de mauvaise foi selon laquelle les invasions germaniques en France et en Angleterre auraient été conduites par une poignée de guerriers qui auraient subjugué une population autochtone nombreuse dans laquelle ils se seraient vite fondus. Il faut savoir que les noms de lieux sont robustes, que la toponymie est conservatrice. Pour illustration, les noms de rivières sont souvent issus de la protohistoire. Un séisme dans la toponymie comme il y a pu avoir en Normandie à l'époque de la colonisation scandinave ne peut prouver que d'un séisme humain.

De la même manière, c'est une erreur de croire que la colonisation scandinave en Normandie n'était que purement masculine. En effet, on a récemment retrouvé dans des cimetières de l'ancien Danelaw — dans le nord de l'Angleterre, la « Normandie anglaise » en quelque sorte — autant de tombes féminines scandinaves que masculines.

D'un point de vue général, l'autre point fort de la revue est qu'elle contenait des articles de fond, à la fois sur l'archéologie, l'histoire des religions scandinaves — qui étaient très méconnues —, sur les traditions et les racines communes de la civilisation normano-scandinave, et un travail linguistique de redécouverte des langues pour recréer des ponts culturels et humains.

A.L.F. : L'originalité et la force de la revue *Heimdal* était son approche à la fois scientifique et populaire, n'est-ce pas ?

G.B. : N'en déplaise aux détracteurs bien-pensants actuels, la revue *Heimdal* avait une approche scientifique. La plupart des spécialistes de l'époque faisaient partie du comité de patronage de la revue *Heimdal* : les Professeurs Boyer, Durand, Musset, Renaud, Eydoux. C'était une revue où les plus grands écrivaient des articles considérés encore actuellement comme de référence, à côté d'érudits et d'autodidactes éclairés locaux, ce qui lui conférait son côté





populaire. Nous voulions travailler à très haut niveau, mais pas avec la vision qui est celle d'une petite élite qui méprise le tout-venant. Nous nous adressions à Monsieur tout le monde, ce qui a été le succès de la revue *Heimdal*. Nous tenions à y traiter tout ce qui devait intéresser l'honnête homme normand : histoire, littérature, gastronomie, artisanat, traditions populaires, linguistique, musique...

A.L.F. : Sur ce point justement, quelle est l'importance de la musique ?

G.B. : En effet, il manquait à la Normandie un élan musical. Nous étions en pleine époque de renouveau régionaliste. C'est celle du succès colossal d'Alan Stivell qui avait largement contribué à l'engouement nouveau pour la culture bretonne. C'est dans cette approche que j'avais produit un groupe de musique folk normande appelé « Asgard » — avec deux disques ayant eu un succès immédiat —, mais aussi les productions musicales du P'tit Capé d'Brix, le groupe le plus enraciné dans la langue normande du Cotentin, ouvrant la voie à ce que fait maintenant avec talent et courage l'association Magène de Rémi Pézeril. La nouvelle approche du folk breton était une réussite unanimement saluée, et servait à beaucoup de modèle. Malheureusement, le groupe Asgard avait vite périclité pour des histoires de querelles internes, comme souvent hélas dans ce type de groupes, malgré un succès colossal et prometteur. Et pourtant, il n'y a pas de raison qu'en Normandie, il n'y ait pas de musique folk qui lui soit propre, et qui soit bien faite.

A.L.F. : On sent au fil des numéros de *Heimdal* un leitmotive : ressourcer les Normands. Était-ce bien ça ?

G.B. : Outre la contribution à la connaissance scien-

tifique, l'action de la revue *Heimdal* se voulait contribuer au ressourcement des Normands. Par exemple, ce qui est toujours choquant, c'est que les petits Anglais qui viennent visiter la Broderie de Bayeux sont nettement plus connaisseurs de l'histoire de la Normandie que les petits Normands, parce que l'histoire de l'Angleterre a été profondément marquée par les Normands, et que leur système scolaire fait mieux son travail dans le domaine que le nôtre. L'école de Jules Ferry est la même pour tous de Lille à Marseille, et on n'enseigne dans les écoles normandes quasiment rien de notre histoire. C'était une des raisons pour lesquelles nous avons très tôt suscité des jumelages entre des municipalités scandinaves et normandes, que nous avons créé le festival nordique de Cherbourg qui avait été un succès énorme. Grâce à Erik Eydoux, qui est de mère norvégienne, une section pour les jeunes filles norvégiennes — qui fonctionne encore — a été créée au lycée Alain Chartier de Bayeux, faisant le pendant de la section norvégienne du lycée Pierre Corneille de Rouen pour les garçons qui avait été fondée à l'occasion du Millénaire normand, en 1911. C'est aussi dans cette démarche que j'ai créé des cours du samedi de langue scandinave (danois, norvégien puis islandais) sur Bayeux. En effet, de la même manière qu'il existe une communauté humaine inter-celtique, il nous paraissait essentiel de tisser des liens avec nos cousins du monde normand au sens large, avec cette communauté humaine inter-nordique. Notre rêve était d'introduire les langues scandinaves dans l'enseignement secondaire normand, de faire que, par exemple, l'islandais, le « latin du Nord », à 95 % la langue des Vikings et des sagas, y soit reconnu comme langue formatrice et nécessaire aux jeunes Normands. Je maintiens que l'islandais devrait être une langue optionnelle dans les lycées. C'est une langue riche et difficile — car flexionnelle —, par conséquent formatrice, et surtout belle à entendre. Pour anecdote, le Pr Musset, qui était un fervent patriote normand, communiquait en danois dans ses correspondances écrites avec Jean Adigard des Gautries. Leur langue culturelle, leur « latin » était le danois. Aussi considéraient-ils qu'il devait en être de même pour toute la Normandie.

A.L.F. : Dans quelle optique avait été créé le Cercle Asgard ?

G.B. : En parallèle à la revue *Heimdal*, nous avions créé le Cercle Asgard, qui se réunissait tous les trimestres, autour d'un repas dans un lieu enraciné, développant dans la journée des thématiques de la culture normande et scandinave, où nous invitions régulièrement, symboliquement deux Norvégiennes de la section lycéenne de Bayeux. Dans ce cadre, j'avais organisé aussi un voyage en Islande. Nous avions aussi pris l'initiative de mettre en avant des fêtes traditionnelles à caractère nordique comme le Jul (solstice d'hiver) et le solstice d'été (Saint-Jean).

A.L.F. : Quelles ont été les premières aventures éditoriales des éditions *Heimdal* ?

G.B. : J'étais beaucoup attaché à la beauté iconographique dans la revue, collectionnant les lithographies de la Normandie ancienne, ce qui m'a amené à publier mon premier livre de la toute nouvelle maison d'édition *Heimdal*, en 1975 sur la *Normandie romantique*, pour en montrer le caractère intemporel. Dans la lancée, j'ai sorti *Roi sur sa terre* de Pierre Gode-

froy, la *Saga de Kormak* traduite par le Pr Durand. Puis, contacté par Copernic, un éditeur parisien qui voulait faire une série d'ouvrages sur les régions, l'idée était venue de faire *Les Vikings en Normandie*, sorti en 1979. Ce livre était une entreprise collective, avec Paul Fichet et Jean Mabire. Je m'étais chargé de rédiger le tableau général, Paul Fichet, avait apporté un texte sur Rollon (issu d'un ancien historien normand, Benoît), Jean Mabire avait apporté toute la partie consacrée aux écrivains normands et à l'héritage normano-scandinave, avec un grand sérieux universitaire et littéraire. Il a eu un rayonnement important, mais n'a jamais été cité au niveau universitaire, alors que par exemple, il donnait des informations qui n'avaient jamais été mises en avant jusque là. Tels les travaux du Pr Musset sur les sauniers et les baleiniers normands, traces importantes de l'implantation scandinave, évoquées actuellement tout juste du bout des lèvres par les universitaires en vue. C'est un fait que les publications des éditions Heimdal ne bénéficient pas du sceau universitaire sous prétexte qu'elles ne sont pas financées par l'argent du contribuable.

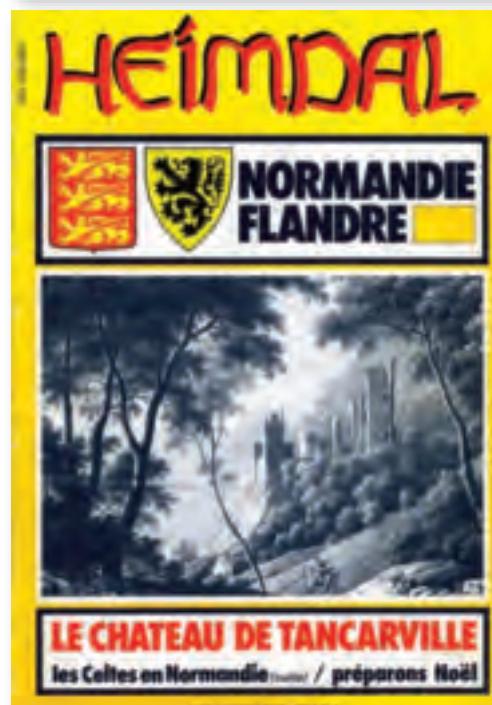
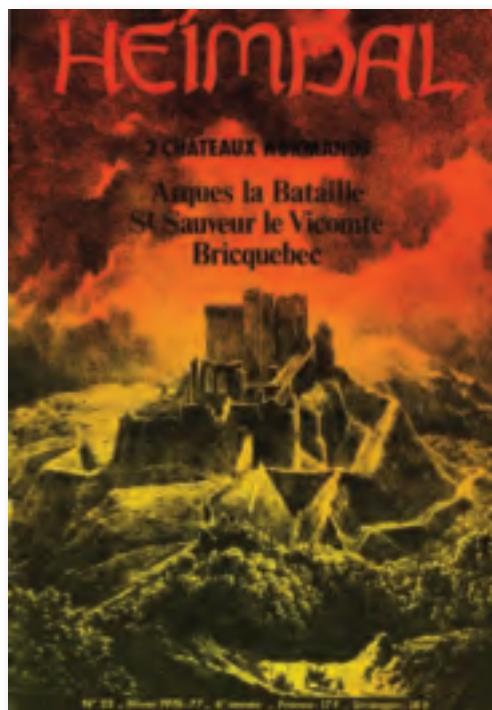
A.L.F. : Vous pensiez éveiller massivement les Normands à la fierté et à la conscience de leurs racines. Maintenant, faisons un bilan et projetons-nous dans le présent : comment expliquer la « dormition » apparente normande ?

G.B. : La Normandie ne mérite pas le traitement culturel qui lui est fait. Elle a été une grande nation, largement aussi grande si ce n'est plus en termes d'accomplissements historiques que les autres régions de France. Par exemple, on a oublié qu'elle a été la plus grande nation maritime de France pendant des siècles, et que la France a bâti sa tradition maritime essentiellement par la Normandie. Et maintenant, on va nous raconter que la Bretagne est le pays des marins au prétexte qu'on y excelle dans les courses de bateaux et la navigation de plaisance.

Mais le grand problème de la Normandie c'est que les Normands ont les qualités de leurs défauts. Jean Quellien, professeur d'histoire moderne, qui vient de quitter l'université de Caen, nous le montre, allant dans le sens de Fernand Lechanteur : outre la toponymie, les mentalités normandes sont la trace flagrante qu'ont laissée chez nous les Scandinaves. Cela n'est pas quelque chose qui s'apprend, c'est dans les individus, influençant les modèles législatifs, les comportements politiques. Par exemple, comme chez les Scandinaves, on constate dans le Nord Cotentin une méfiance permanente de l'agitation politique, on n'y aime guère les excès, et les bouleversements brutaux venant de l'extérieur. Mais autant si on emmène les Normands à la bataille d'Hastings, ou à la Guerre de 14, ce sont des hommes solides, autant s'ils n'ont plus de « duc », ils se réfugient dans un individualisme forcené comme étaient les Vikings. Autant les Bretons sont très grégaires et aiment la collectivité — en forçant le trait, on voit trois Bretons, ils forment une association bretonne —, autant les Normands sont beaucoup plus méfiants vis-à-vis de l'entreprise collective. Comme on dit dans le Cotentin, « pour bien se connaître, il faut qu'on ait mangé un *muid* (une pinte) de sel ensemble ». C'est pour dire.

A.L.F. : Quelles initiatives alors sont encore à prendre dans le domaine ?

G.B. : D'abord faire la promotion des panneaux bilingues français-norrois en Normandie dans les communes au nom scandinave. Derrière des noms



comme Barfleur ou Honfleur, qui sait qu'il ne se cache pas des noms de fleurs, mais des noms « barbares » qui fleurent bon le Viking ?

Le onzième centenaire de la Normandie a été l'occasion ratée — parmi tant d'autres — de créer quelques plaques bilingues.

Outre l'intérêt d'éveiller les consciences à la normanité, pragmatiquement, ce serait attrayant pour le touriste qui a besoin de dépaysement. Il faut faire prendre conscience aux acteurs économiques que le tourisme a beaucoup à gagner de l'enracinement. Un touriste qui vient chez nous a envie de dépaysement, de boire une *moque* de cidre, d'entendre du folk normand bien fait, et de voir flotter des drapeaux normands.

A.L.F. : Pourquoi les hommes politiques locaux sont-ils moins engagés pour la culture normande



qu'à l'époque de la revue *Heimdal*? En effet, la revue comptait dans son cercle d'amis des hommes politiques locaux en vue à l'époque, qui s'impliquaient dans le sens de ce que promouvait la revue. On pense par exemple aux maires de Bayeux (Jean Le Carpentier), Falaise (le Dr Paul German), Valognes (Pierre Godefroy).

G.B.: Maintenant, il ne faut aucune rugosité. Actuellement, je ne verrais plus un maire faire ses réunions électorales en racontant des blagues en parler normand comme mon défunt ami Pierre Godefroy, député-maire de Valognes. Je ne vois plus de maire couvrant sa commune de drapeaux normands à croix de saint Olaf comme le Dr Paul German, maire de Falaise et premier président du Conseil Régional de Basse-Normandie. Tous deux étaient des amis de la revue *Heimdal*, des géants qui avaient un franc-parler, qui ne s'occupaient pas du « qu'en dira-t-on », de la petite phrase qui allait passer aux infos le lendemain matin. Ils avaient ce qu'on ne retrouve quasiment plus maintenant dans le personnel politique : une personnalité. C'était le fait des gens d'autrefois. Jusqu'au XX^e siècle, les gens avaient d'abord une personnalité. Maintenant, les hommes politiques doivent être passe-partout pour faire une carrière, et n'existent pas en tant que tel.

A.L.F.: Quel bilan peut-on tirer des publications de ces dernières années sur la thématique des Vikings en Normandie ?

G.B.: J'y ai vu des choses brillantes mais aussi d'inadmissibles de publiées. Autant des spécialistes

comme Jacques Le Maho et Jean Renaud font un travail remarquable de sérieux dans la ligne du Pr Musset, autant nous voyons revenir, sous la forme de conférences locales, le discours arriéré et probablement mal intentionné selon lequel l'apport viking en Normandie n'est qu'un mythe, prétendant que les Vikings n'avaient débarqué qu'à une poignée. Tout cela n'est pas sérieux ni honnête. Je ne suis pas un polémiste, mais j'estime que si l'on ne pratique pas l'honnêteté intellectuelle, on n'est pas digne d'être qualifié d'historien. Il m'a semblé fondamental de publier un contre-feu, pour remettre les pendules à l'heure, en éditant un nouveau *Vikings en Normandie* [voir encart]. Il est certes inspiré à 70 % de l'édition de 1979, mais le reste est nouveau, dans la forme comme dans le fond, bénéficiant des nouvelles découvertes, nombreuses en la matière, ce qui est passionnant. J'ai trouvé nécessaire de refaire une compilation générale pour situer les Vikings dans leur époque, avec une chronologie rigoureuse, un index des termes scandinaves retrouvés en Normandie, dont beaucoup sont curieusement oubliés par certaines « autorités » universitaires actuelles. Il m'apparaissait essentiel d'en faire un ouvrage de référence, un manuel pratique. Je le considère comme mon testament éditorial (provisoire).

A.L.F.: Serait-il possible qu'une revue dans le style de *Heimdal* ressorte actuellement ?

G.B.: Ça serait à mon avis difficile financièrement d'abord, vues les contraintes éditoriales actuelles. Car on perd vite de l'argent en la matière si on veut faire





une revue de qualité dans les standards actuels. L'idée normande est une idée abstraite qui va toucher une élite, importante soit, mais insuffisante en nombre pour retomber facilement sur ses pieds financièrement. Deuxièmement, il n'y a pas de relève de qualité au niveau universitaire. Jean Renaud, le dernier de sa génération, vient de prendre sa retraite. Les universités normandes ont été vidées de leurs talents et de leurs grands chercheurs en histoire, en langues et en archéologie dans le domaine de la Normandie scandinave.

A.L.F. : L'identité normande associée à l'héritage scandinave a-t-elle un avenir ?

G.B. : L'époque est à la fois défavorable et favorable en la matière. Défavorable parce que tout est fait pour tuer les identités régionales. Mais favorable parce qu'on se rend compte que c'est encore mobilisateur. Les récentes célébrations des onze siècles de la Normandie ont démontré que l'action culturelle normande peut être aussi un vecteur économique et touristique, rentrant en résonance avec le pragmatisme normand. Les acteurs économiques sont actuellement plus réceptifs à ce genre d'approche.

Je vois que le public normand — en particulier dans le Bessin et le Cotentin — vibre encore lorsqu'il assiste à des événements culturels à thématique viking, comme durant les récentes commémorations à Bayeux des 1100 ans de la Normandie. Il y a encore une fierté normande. Je crois encore aux actions culturelles normandes à caractère populaire, qui s'adressent au peuple et le remuent. Que cela soit dans le domaine musical, de l'animation médiévale, des festivals culturels. Mais pour cela, il faut des gens qui se dévouent, entreprennent une action concrète sur le long terme pour faire rêver les Normands, et ne

se contentent pas d'agiter des drapeaux normands.

Il faut investir des petits pays encore enracinés, créer des petits bastions, des sections locales, autour des communes et de villes moyennes qui soient des pôles culturels. Cela peut passer plus simplement par l'incitation des villages au nom norrois à faire placer des plaques bilingues, à se jumeler avec une localité scandinave, même si c'est tout à fait symbolique. Cela peut aussi être plus consistant, par exemple sous la forme d'un festival viking annuel, même modeste sous la forme d'un banquet scandinave. C'est là qu'il est nécessaire de développer la musique folk normande à tonalité nordique, pour éviter de se retrouver, comme vu trop souvent, avec un groupe de musique bretonne ou irlandaise — même si je trouve ça superbe — en train d'animer une fête de la mer sur nos côtes. Je rêve de voir un jour un festival avec un Stivell normand qui s'appellerait Hasteinn, faisant un concert devant 3000 jeunes normands, avec des stands d'artisanat normand, faisant suite à un immense banquet mêlant gigot de mouton normand et poisson fumé scandinave, cidre normand et bière danoise. Un festival où l'on pourrait faire du sport et des jeux traditionnels normands, assister à des conférences sur l'héritage nordique normand. Il me paraît tout aussi fondamental que les jeunes normands se forment à la culture normande, créent des sections locales, se rencontrant périodiquement pour, par exemple, manger ensemble et discuter de la matière normande, inviter des spécialistes régionaux pour les instruire dans le domaine. Car sans formation, un peuple n'a aucune consistance. Voilà une voie qui doit inspirer et motiver les jeunes générations de Normands.

□

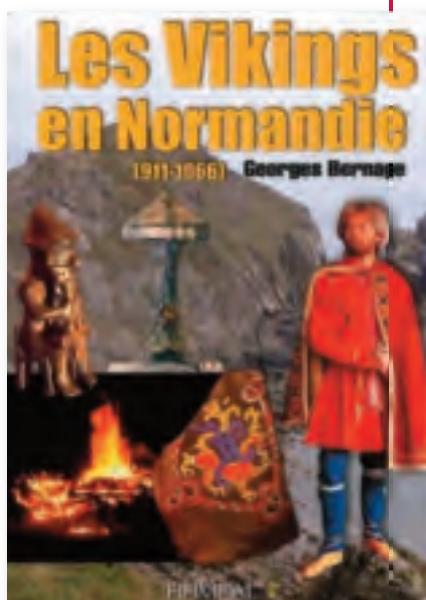
Georges Bernage

Les Vikings en Normandie (911-1066)

Éditions Heimdal : Bayeux, 2011, 128 pages. 29 €

Présentation de l'éditeur

Cet ouvrage nous présente la fondation de la Normandie par les Vikings, des premiers raids à la fin du VIII^e siècle, jusqu'au traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911. Il nous présente aussi la civilisation des anciens Scandinaves, leurs navires, leur habitat, leurs bijoux et leurs armes, de manière chronologique, les suivants pas à pas. Nous découvrons aussi que leur science nautique était telle que la plupart des termes maritimes français sont d'origine scandinave, grâce au normand. Nous les suivons jusqu'à 1066, fin de la période viking, et aussi leurs traces jusqu'à nos jours. Cet ouvrage est accompagné d'une magnifique iconographie.





Petites réflexions éparses sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves

En me demandant d'écrire un petit article sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, Bernard Levaux, sans aucune intention maligne, ouvre, une fois de plus, ma secrète boîte de souvenirs d'adolescent. C'est une fois de plus parce que l'article qu'**Yves Debay** a écrit récemment dans les colonnes de ce bulletin, avait déjà ravivé quelques bons et solides souvenirs car ce sacré Yves Debay était un camarade d'école, forcément inoubliable vu sa personnalité, et un compagnon de voyage en Grèce en 1973. Enfin, parce que le thème que Bernard Levaux me demande d'aborder me ramène en fait à la même année : *The Vinland Saga – The Norse Discovery of America* est le tout premier livre sérieux, le tout premier classique, que j'ai acheté en anglais, sans vraiment connaître encore tous les secrets de la langue de Shakespeare. Généralement, en anglais, j'achetais en temps-là des livres ou des revues sur les maquettes d'avions ou de chars, comportant profils ou guides de peinture. A cette époque, j'avais la même habitude que le Professeur **Piet Tommisen**, dont on vient de déplorer la disparition à Bruxelles en août 2011, celle d'inscrire la date d'achat de chaque livre sur un coin de la première page. C'est donc avec émotion que j'ai repris entre mes mains de quinquagénaire ce premier bon livre anglais de ma bibliothèque et que j'ai retrouvé la mention "20 Jan. 1973".

Ce petit livre de la collection "Penguin Classics", à dos noir, voulait compléter l'exposé, fait un an auparavant, d'un camarade de classe, **Eric Volant**, passionné par la saga des Vikings. Si Debay a connu une brillante carrière de soldat puis de journaliste militaire à "Raids" ou à "Assaut", Eric Volant, lui, a connu un destin tragique et n'a vécu que vingt ans : ce garçon, au sourire toujours doux et franc, les joues constellées de taches de rousseur, désirait ardemment devenir historien. Et se préparait à un tel avenir. Mais rapidement, le couperet est tombé : son paternel refusait de lui financer des études. A 18 ans, au boulot ! Et hors de la maison ! Eric est devenu sombre : son éternel sourire s'est effacé. Son ressort intérieur était brisé. Du jour au lendemain, il est devenu communiste ! Nous ne pensions pas que le père allait mettre son projet à exécution et flanquer son aîné à la porte du foyer parental au lendemain même de la proclamation de fin de secondaires. Mais, hélas, il l'a bel et bien fait et Eric est venu sonner chez moi début juillet : il avait trouvé un cagibi absolument sordide, au fond d'une cour, où habiter. Il n'avait pas de meubles, juste un sac avec ses hardes et quelques livres : mon père, bouleversé, lui a aussitôt donné une table, une bibliothèque, deux chaises et quelques autres babioles, que nous avons amenées aussitôt dans la triste annexe qui devait lui servir de logis. On l'a ensuite vu errer dans les rues, de plus en plus sombre et rancunier. Et, deux ou trois ans plus tard, nous



avons appris sa mort tragique : il s'était porté volontaire pour servir de passeur à l'ETA basque, que les Républicains espagnols, fort nombreux dans son quartier et quasi les seuls militants communistes dans le Bruxelles du début des années 70, estimaient être la seule force politique capable de ramener une mouvement modernisé du "Frente Popular" au pouvoir dans les premières années du post-franquisme. Eric a été descendu par des tireurs embusqués, au moment où il franchissait un ruisseau dans les Pyrénées. On a retrouvé son corps quelques jours plus tard. Il a été enterré à la sauvette, paraît-il, dans un petit village basque. Personne n'a voulu rapatrier le corps. Nous avions perdu un garçon qui avait été un très bon camarade. Il avait marché jusqu'au bout de la passion qu'avait générée son immense déception.

Voilà, je viens de payer mes dettes à mon passé, à ceux qui ont disparu.

Revenons au thème du modeste exposé scolaire d'Eric Volant, c'est-à-dire à la conquête de l'Atlantique Nord par les Scandinaves. Aujourd'hui, on devine qu'ils ne furent pas les premiers Européens à avoir abordé le continent de l'hémisphère occidental. Déjà **Louis Kervran**, dans son *Brandan, le grand navigateur celtique du VI^e siècle* (Laffont, 1977), posait la thèse que les Scandinaves, lancés à l'aventure sur les flots glacés de l'Atlantique Nord et tous probablement proscrits ou en fuite, ont suivi des routes maritimes découvertes antérieurement par des ermites irlandais ou bretons, qui s'en allaient méditer aux Orcades, aux Féroé, en Islande et, pourquoi pas, plus loin, au Labrador, ou sur les terres que les Vikings nommeront "Helluland", "Markland" ou "Vinland". On retrouve leur nom sur une carte des "terres hyperboréennes", dressée vers 1590 par un géographe, **Sigurdur Stefansson**. Louis Kervran rappelait fort opportunément que les peuples de la façade atlantique des Gaules et de la "Britannia" romaine possédaient une solide tradition maritime et que les multiples récits des voyages de Saint Brandan ont constitué une thématique littéraire très répandue et très appréciée tout au long du moyen âge européen. Kervran conclut que Brandan a très probablement suivi un itinéraire de Saint Malo ou de l'Irlande vers les Orcades et les Féroé, l'Islande, les côtes canadiennes pour aboutir probablement aux Antilles : certains textes de la matière "Brandan" décrivent des îles luxuriantes et des animaux exotiques. La légende rappelle, très précisément, que Brandan est parti avec douze compagnons pour entreprendre un voyage de neuf ans sur l'Atlantique. Par ailleurs les pêcheurs de morue poussaient très vraisemblablement jusqu'au large du Labrador, qu'ils aient été scandinaves, flamands, bretons, galiciens ou portugais. Colomb connaissait-il les secrets de ces pêcheurs ou de ces itinéraires scandinaves ? La question demeure ouverte.

Pour les deux spécialistes allemands de l'ère mégalithique, **Gert Meier** et **Hermann Zschweigert**, Ulysse, dont la légende remonterait à la proto-histoire mégalithique de la vieille Europe, aurait déjà testé les flots atlantiques : en cinglant de Gibraltar vers les Açores (l'île Ogygie) et, poussé par le *Gulf Stream* de celles-ci vers Heligoland, il aurait abouti en face des côtes aujourd'hui danoises qui recelaient l'ambre, matière très prisée par les peuples méditerranéens. L'histoire marine de l'Europe, pour nos deux savants allemands, est bien plus ancienne qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Les embarcations faites de peaux pourraient bien remonter à 10 000 ans. En 1976, l'historien anglais **Tim Severin** traverse l'Atlantique sur une copie du bateau attribué à Brandan, démontrant que de telles embarcations étaient parfaitement capables de tenir l'océan, exactement comme le Norvégien **Thor Heyerdahl** avait traversé le Pacifique sur le *Kon-Tiki* en 1947, pour démontrer la véracité des récits traditionnels polynésiens et prouver que des peuples marins de l'aire pacifique avaient été capables de cingler jusqu'à l'île de Pâques. Les Maoris néo-zélandais construisaient des embarcations capables de transporter de 60 à 100 guerriers, couvrant parfois des distances de 4 000 km en l'espace de plusieurs semaines. Ces embarcations étaient mues par rames et/ou par voiles. L'aventurier allemand **Hannes Lindemann** a réussi à traverser l'Atlantique au départ des Canaries en 65 puis en 72 jours, sur un petit bateau africain, en se guidant par les étoiles : la navigation en haute mer étant plus aisée de nuit que de jour, du moins à hauteur des tropiques et de l'Équateur (au nord, vu la nébulosité permanente, elle est plus "empirique" donc plus hasardeuse et plus aventureuse, plus risquée). Nos ancêtres avaient un atout complémentaire par rapport à nous, dégénérés par la civilisation et par ce que le sociologue **Arnold Gehlen** nommait les "expériences de seconde main" : celui de pouvoir correctement s'orienter en connaissant à fond la carte du ciel. Le lien de l'homme à la mer n'est pas récent mais quasi consubstantiel à toute forme de culture depuis la préhistoire. Mais ce lien à la mer n'est pas pensable sans connaissances astronomiques précises, fruit d'une observation minutieuse du ciel.

Meier et Zschweigert évoquent aussi la voie "terrestre" vers l'Amérique, qu'il était possible d'emprunter, il y a environ 16 000 ans. La calotte glaciaire permettait à l'époque sur l'ensemble de la Scandinavie, sur une bonne partie des îles Britanniques et sur tout le pourtour de la Baltique et sur l'Allemagne du Nord. L'actuel Canada et une bonne frange du territoire des Etats-Unis se trouvaient aussi sous une épaisse calotte. Mais la côte orientale de la Mer Blanche et l'Alaska étaient dégagés de l'emprise des glaces. Il y avait possibilité, en longeant la banquise arctique et en passant de la Sibérie occidentale à la péninsule de Kola, d'aller vers les Spitzbergen et, de là, au Groenland. Au nord de cette grande île atlantique se trouvait le "Pont Blanc" qui menait au Canada puis à la terre ferme et dégagée des glaces que constituait alors l'Alaska. On pouvait suivre ensuite la côte pacifique jusqu'en Californie et au Mexique actuels. De la Mer Blanche à l'Alaska, la distance est de 2 500 km. Elle devait s'effectuer en 60 jours environ. Selon cette hypothèse, désormais dûment étayée, l'Amérique n'a pas seulement été peuplée par des ethnies sibériennes venues du nord de l'Asie par le Détroit de Bering mais aussi par des éléments venus d'Europe, encore difficilement identifiables au regard des critères de l'archéologie scientifique. Comment cette migration par le "Pont Blanc" s'est-elle opérée avant les nombreuses submersions qui eurent lieu vers 8 500 avant notre ère et qui détruisirent

notamment la barrière Tanger/Trafalgar et la bande territoriale qui liait l'Italie et la Sicile au continent africain, faisant du lac méditerranéen initial une mer salée ? Ces voyages s'effectuaient par traiteaux à traction canine, à la mode lapone, le chien étant l'animal domestique par excellence, la première conquête de l'homme ; ou ne devrait-on pas plutôt parler d'une fusion "amicale" entre deux espèces morphologiquement très différentes pour que toutes deux puissent survivre en harmonie ? Le chien est effectivement un allié dans la chasse, un chauffage central qui chauffe en hiver (les Aborigènes australiens parlent de "five-dogs-nights", de nuits où il faut cinq chiens pour chauffer un homme ; l'expression est passée dans l'anglais moderne), un pharmacien qui lèche les plaies et les guérit vu l'acidité de sa salive, un gardien et un compagnon, qui, en guise de récompense, reçoit les reliefs des repas.

Magnus Magnusson et **Hermann Pálsson** ont rédigé une brillante introduction pour mon petit livre de 1973, qui n'est autre que le texte même de la "Vinland Saga", de la saga du voyage vers le Vinland américain. Cette introduction relate l'histoire de la colonisation scandinave de l'Islande et du Groenland et retrace l'épopée nord-atlantique des marins norvégiens et islandais. La colonisation de l'Islande s'est déroulée à la suite de l'émigration de proscrits norvégiens, chassés pour "avoir provoqué mort d'homme", à la suite de méchantes manigances ou pour raisons d'honneur voire pour refus d'être christianisés. Celle du Groenland procède de la même logique : Eirik le Rouge est banni d'Islande au Xe siècle. Il fonde les premières colonies scandinaves du Groenland. Un marin prudent, **Bjarni Herjolfsson**, dévié par les vents et les éléments déchaînés de sa route entre l'Islande et le Groenland, aperçoit les côtes de terres inconnues vers 985 ou 986. **Leif Eirikson**, dit Leif l'Heureux, achète le dernier bateau survivant de l'expédition incomplète et chamboulée de Bjarni et décide de partir à la découverte des terres aperçues au loin par son prédécesseur. C'est ainsi que fut découvert le "Vinland", terre sur la rive méridionale du Saint-Laurent, où les explorateurs nordiques ne découvrent pas seulement une baie qui ressemble au raisin mais surtout la principale matière première dont ils ont besoin, le bois, ainsi que du gibier en abondance, du saumon à profusion et du blé sauvage prêt à être récolté. Leif ne restera pas en Amérique : c'est son beau-frère **Thorfinn Karlsefni** qui tentera d'installer une première colonie permanente sur le sol américain. Thorfinn fait le voyage accompagné de sa femme. Elle met un bébé au monde sur la terre américaine. Mais elle meurt peu après l'accouchement. Thorfinn passe l'hiver avec l'enfant qu'il parvient à





sauver de la mort. Ce petit **Snorri Thorfinnson** a probablement été le premier Européen attesté et non mêlé d'Amérindien ou d'Esquimau à avoir vu le jour dans l'hémisphère occidental. Quant à Thorvald, fils d'Eirik, il est un des premiers Européens tombés au combat face aux natifs du continent américain : il a été frappé d'une flèche en défendant une implantation dans l'actuel Labrador canadien.

L'âge viking, l'ère en laquelle les Normands se répandirent en Europe, en Russie jusqu'au comptoir de Bolgar sur la Volga et dans l'espace nord-atlantique, est une époque où l'Europe ne connaît plus la gloire de l'Empire romain : en ce temps-là, nous explique le Professeur **Roger Grand**, le trop-plein démographique scandinave descendait calmement la Weser germanique, jusqu'à hauteur du premier grand affluent du Rhin, la Lippe, pour aller se présenter dans les *castra* des légions de l'Urbs et trouver une affectation militaire ou civile dans l'Empire. La chute de l'Empire romain interdit cette transhumance : la masse démographique germanique-continentale s'est déplacée à l'intérieur de l'Empire, dans les *provinciae* de Germania Inferior et Germania Superior et dans le nord de la Gallia Belgica, voire dans la vallée du Rhône pour les Burgondes, installés principalement dans la "Sapaudia" (la terre des sapins) jurassienne, entre Besançon et le lac de Neuchâtel selon l'axe Ouest-Est, et entre Belfort et Grenoble, selon l'axe nord-est/sud-ouest. L'Europe est trop pleine et, en plus, elle est désorganisée. Les Germains continentaux n'ont plus d'affectations à offrir à leurs cousins du Nord. L'Europe est dangereusement ouverte sur la steppe qui s'étend de la Puszta hongroise jusqu'à la Mandchourie. Entre le Danube à hauteur de Vienne et l'Atlantique, les populations romanisées et germanisées sont acculées, dos à l'Océan, d'où les Nordiques viennent pour remonter leur fleuves et piller leurs villes et abbayes. En Méditerranée, elles sont harcelées par le débordement démographique sarrasin, c'est-à-dire hamito-sémitique.

La recherche d'échappatoires est donc une nécessité vitale : la Russie offre un tremplin vers la Mer Noire et l'espace byzantin et, via la Volga, vers la Caspienne et l'Empire perse. Mais, là aussi, l'élément scandinave, finalement trop tenu, ne pourra pas, comme avaient partiellement pu le faire avant eux les tribus gothiques, maîtriser le cours des grands fleuves russes et ukrainiens pour avancer les pions des populations européennes vers l'espace persan. La seule route pour trouver terres, matières premières et espaces apaisés est celle de l'Atlantique septentrional. Cette donnée stratégique est une constante de l'histoire européenne : elle sera reprise par **Henri le Navigateur**, roi du Portugal, désireux de contourner la masse continentale africaine pour éviter la Méditerranée contrôlée par les puissances musulmanes et atteindre l'Inde par voie maritime et non plus terrestre. Elle sera reprise par **Ivan le Terrible** quand il descendra la Volga pour l'arracher au joug tatar, sur les conseils d'un marchand anglais, qui n'avait pas oublié la route varègue (suédoise) vers le comptoir de Bolgar, vers la Caspienne et l'espace persan. Les recettes norroises et varègues ont donc servi de source d'inspiration aux tentatives européennes, en l'occurrence portugaises et russes, de désenclaver l'Europe.

La première tentative de désenclavement par l'Ouest atlantique a donc été celui du quatuor Bjarni, Eirik, Leif et Thorsinn. Elle est importante dans la mesure où les marins scandinaves, paysans sans terre à la recherche d'un patrimoine, cherchent non plus à fusionner avec d'autres sur une terre étrangère,

comme le fut peut-être la Normandie, mais à créer des communautés scandinaves homogènes sur des sols nouveaux. Ce sera le cas en Islande, où les colonies se sont maintenues. Ce sera le cas au Groenland, du moins tant que durera l'optimum climatique médiéval. L'installation en Amérique, dans "l'Anse aux Meadows" sera, elle, éphémère : elle se heurtera à la résistance des indigènes d'Amérique du Nord, les "Skraelinger" des sagas, que les Scandinaves ne pourront vaincre, en dépit de la supériorité de leurs armes en fer. Les "Skraelinger" disposaient d'armes de jet, des arcs mais aussi une sorte de catapulte ou de balliste, qui leur permettaient de tenir tête à des guerriers dotés d'armes de fer mais qui ne disposaient plus, au Groenland, de forges et de mines capables d'en produire à bonne cadence. Tout devait être importé d'Europe. La logistique scandinave en Atlantique nord était trop rudimentaire pour permettre de se tailler une tête de pont, comme le firent plus tard les Espagnols ou les Anglais, pourvus d'armes à feu.

Le trop-plein démographique scandinave, à la suite de mauvaises récoltes, ne s'est plus déversé en Europe, à partir d'un certain moment quand l'espace impérial carolingien s'organise et s'hermétise, mais dans les îles de l'Atlantique (Shetlands, Féroé, Orcades, Hébrides) et en Islande. Cet exode d'audacieux répond aussi à une nouvelle donne politique : le pouvoir royal, imité du pouvoir impérial carolingien et armé de la nouvelle idéologie chrétienne, marque des points dans les vieilles terres scandinaves et déplaît car jugé trop autoritaire et irrespectueux tant de la liberté personnelle que de la liberté des communautés d'hommes libres. L'Islande sera ainsi le laboratoire d'une démocratie populaire et originale : le pouvoir sera d'emblée limité par des lois ; le chef, élu temporairement, devra respecter un contrat avec les représentants du peuple siégeant au "Thing" (= Assemblée, parlement) ; le médiateur au sein de ces assemblées de paysans libres, les "bondi" ou les "go-dhar" ("les chefs", désignés par leurs propres communautés) joue un rôle capital. L'île de Thulé, que mentionnent les sources de l'antiquité et du haut Moyen-Age telles celles d'Orose, de Boèce ("à six jours de navigation" du continent) et de Bède le Vénérable, est indubitablement l'Islande.

En 825, le moine irlandais **Dicuil**, actif à la Cour de Charlemagne, écrit un traité de géographie ("Liber de mensura orbis terrae"), où, pour la première fois, on peut lire une description détaillée de cette "Thulé" de l'Atlantique nord, grâce à des renseignements transmis par trois ermites irlandais qui l'avaient abordée en 795, au moment où les Vikings lançaient leurs premiers assauts contre l'Irlande et ses monastères. Quand les premiers colons norrois abordent l'Islande vers 860, l'île est déjà occupée par quelques moines irlandais, comme le mentionnent d'ailleurs les sources scandinaves et l'attestent des noms de lieux comme "Papey" ("L'île aux moines") et "Papyli" ("Aux moines"). En 870, **Ingolf Arnarson** doit quitter la Norvège, car "il y a commis mort d'homme", et fonde la première colonie permanente et non monacale en Islande, sur le site même de l'actuelle capitale Reykjavik. C'est au départ de l'installation d'Ingolf et des siens qu'un système politique démocratique original, alliant pouvoir temporel et religieux, s'implante dans le pays et que celui-ci devient la base de départ de nouvelles découvertes : non seulement le Groenland et le Vinland, mais des îles stratégiques à la jonction des eaux de l'Atlantique et de l'Arctique, telles les Spitzbergen (vers 1170) et l'île Jan Mayen en 1194.

L'Islande médiévale fut donc à coup sûr la société

la plus originale d'Europe, en marge du continent soumis aux assauts sarrazins et mongols ou disloqués par les querelles intestines. Elle développe un commerce intense, surtout avec la Norvège et l'Angleterre ; elle exporte de la laine, du tweed, des peaux de mouton ou de phoque, du fromage, du suif (pour les chandelles), des faucons et du soufre en échange de bois (rare sous ces latitudes boréales), de goudron, de métaux, de farine, de malt, de miel, de vin, de bière et de lin. Mais, rappellent Magnusson et Pálsson, l'exportation majeure, la plus étonnante et forcément la plus originale de cette Islande en apparence isolée et géographiquement marginale, ce sont les productions littéraires ; en effet, les Islandais, lettrés et producteurs de sagas qui sont les premières manifestations d'une littérature achevée en Europe, produisent une poésie courtisane, des chants et des éloges pour les rois et les princes, qu'affectionnaient tout particulièrement les "earls" des Orcades, les grands féodaux anglais et les riches habitants de Dublin (colonie norvégienne). Ces récits, poèmes ou chants se payaient au prix fort. Ensuite, les contextes géographiques dans lesquels se déroulaient les récits des sagas sont minutieusement décrits et échappent à toute exagération ou falsification d'ordre mythique ou légendaire. La saga du Vinland ou le "Landnàmabök" (le livre de la colonisation de l'Islande) confirment parfaitement cette objectivité narrative. La première littérature "moderne" (pour autant que ce mot soit adéquat) en Europe a été islandaise. Né en Islande en 1067, **Ari Thorgilsson** peut être considéré comme le premier historien d'Europe en langue vernaculaire, alliant précision, érudition et volonté d'inscrire l'histoire islandaise dans un cadre général européen. C'est lui qui nous a transmis la plus grande partie du savoir dont nous disposons sur l'âge dit des sagas (930-1030). Il y a dix siècles, l'Islande fournissait à l'Europe un historien qui relatait des faits sans les embellir de légendes, de merveilleux ou de paraboles hagiographiques.

L'Islande a donc été le centre d'un monde thalassocentré, aux institutions politiques originales et uniques, que décrit remarquablement l'historien américain **Jesse L. Byock**, de l'université de Californie (UCLA). Quand les deux colonies du Groenland se sont mises à péricliter, l'Islande est redevenue marginale, une simple excroissance occidentale du monde scandinave. Mais elle n'a certainement pas exclu de sa mémoire l'épopée aventureuse, commerciale et colonisatrice vers le Groenland et les terres situées plus à l'Ouest. Une carte controversée, probablement une falsification car elle fait du Groenland une île à part entière (ce que l'on ne savait pas avant 1890), montre les trois terres (Helluland, Markland et Vinland) découvertes par Leif. Les falsificateurs dataient cette carte de 1440, cinquante-deux ans avant le voyage de Colomb. Falsification ou non, les terres extrême-occidentales devaient être toujours présentes dans la mémoire des Islandais, comme devaient au moins les deviner les pêcheurs normands, bretons, flamands, anglais, galiciens, portugais ou norvégiens qui cherchaient les bancs de morues. Vers 1020, les tentatives d'installation au Vinland ont dû définitivement cesser, du moins dans le sillage immédiat de Leif et de ses proches. L'évêque Eirik du Groenland a toutefois tenté une nouvelle expédition en 1121, pour "aller voir s'il y avait là-bas des chrétiens survivants". Il aurait constaté le contraire. En 1347, des Annales mentionnent le retour d'une petite embarcation qui avait été au "Markland", avec dix-huit hommes à son bord. On sait que les résidents des deux colonies groenlandaises ont évacué leurs installations, sans que l'on puisse dire avec toute la cer-



titude voulue s'ils sont revenus en Islande ou en Norvège ou s'ils ont cinglé vers l'Ouest, pour disparaître sans laisser de traces.

L'universitaire britannique **Gwyn Jones**, dans une étude consacrée aux Vikings et à l'Amérique, relève deux hypothèses convergentes, non étayées mais plausibles, et qui mériteraient d'être vérifiées : celle de l'Islandais **Jon Þúason** et celle du Canadien **Tryggve Oleson**. L'une date des années 1941-1948, l'autre de 1963. Ces deux hypothèses postulent que, vu la détérioration du climat et les difficultés logistiques à vivre à l'europeenne (ou du moins à la mode norvégienne) en terre groenlandaise, bon nombre de Scandinaves de ces deux colonies extrême-occidentales ont fini par adopter le mode de vie esquimau, non seulement au Groenland mais aussi au Canada, c'est-à-dire au moins au Helluland et au Markland. Réduit à la précarité, les colons islando-norvégiens auraient traversé la mer entre le Groenland et le Canada pour s'y fixer et finir par se mêler aux populations autochtones de la culture dite du Dorset et former ainsi une nouvelle population, voire une nouvelle ethnie, celle de la culture dite de Thulé, qui aurait repris pour son propre compte l'ensemble du territoire groenlandais, après le recul ou la disparition de la population scandinave homogène qui y avait résidé depuis l'arrivée d'Eirik. Duason et Oleson pensent dès lors qu'une fusion entre Scandinaves résiduaires et chasseurs-trappeurs de la culture dite de Dorset a eu lieu, ce qui a donné à terme la nouvelle culture dite de Thulé. Ensuite, les ressortissants métis de la culture de Thulé seraient entrés en conflit avec les derniers Islando-Norvégiens du Groenland qui auraient alors plié bagages et se seraient installés, très peu nombreux et fort affaiblis, dans l'île actuellement canadienne de Baffin, en se mêlant à la population locale et en disparaissant par l'effet de ce métissage en tant que communauté scandinave homogène. La seule source qui pourrait étayer cette thèse est importante et fiable, c'est un écrit tiré des Annales de l'évêque **Gisli Oddsson**, écrite en latin en 1637, probablement



inspirée par une source antérieure disparue et évoquant les événements en "Extrême-Occident" scandinave (ou atlanto-arctique) de 1342 : "Les habitants du Groenland ont abandonné la vraie foi et la religion chrétienne de leur propre volonté, ayant déjà rejeté toutes les bonnes manières et les véritables vertus, et se sont tournés vers les peuples d'Amérique ("et ad Americae populos se converterunt")".

Si les ermites irlandais ou celtiques cherchaient des terres, c'était pour aller y pratiquer la méditation en solitaire et non pour la colonisation. Pour le celtisant anglais **Geoffrey Ashe**, comme d'ailleurs pour **Louis Kervran**, les moines irlandais cherchaient le "Paradis terrestre", qui, à leurs yeux, n'était nullement un "au-delà" mais une contrée bien terrestre quoiqu'inconnue. Les sources de diverses "matières celtiques" évoquent tantôt la Terre d'Avalon (ou "Aval-lach" ou encore "Ablach") tantôt la Terre de "Tir na nOg", un pays de jouvence éternelle située loin à l'Ouest, au bout de l'Océan. Religion biblique, mythes celtiques et fonds factuel se mêlent de manière trop inextricable dans les récits de la matière de *Brandan*, qui ne recèlent par conséquent aucune fiabilité scientifique, sauf peut-être si on les lit avec l'acribie dont fit montre Kervran, dans son livre paru en 1977. La colonisation scandinave est rationnelle et les récits qu'elle suscite sont réalistes. Les Irlandais ont toutefois été les premiers à aborder l'Islande et probablement le continent américain. Mais rien n'atteste objectivement de leurs voyages, sauf en Islande, où *Dicuil* mentionne la présence d'ermites voyageurs. Cette volonté de fuite vers l'Ouest, au-delà de l'Océan Atlantique, indique pourtant que l'humanité de souche européenne a été, pendant quasi tout le Moyen-Age, depuis la chute de l'Empire romain, un ensemble de populations assiégées et contenues dans l'espace étroit de la péninsule européenne, ce promontoire au Ponant de l'immense masse continentale eurasienne. Les assiégeants, comme l'indique d'ailleurs l'auteur anglais du XIIe siècle **Guillaume de Malmesbury** après l'invasion seldjoukide des "thermes" orientaux de l'Empire byzantin, sont les peuplades turques, mongoles, hunniques, berbères et arabes. Pour bon nombre d'Européens du haut Moyen-Age, et pour les Scandinaves qui ne trouvent plus d'affectations suffisantes dans l'espace euro-méditerranéen suite à l'effondrement de la civilisation romaine, l'Europe est une terre que l'on cherche à fuir: en effet, les Nordiques ne sont plus des barbares intégrables de la périphérie (Altheim, Toynbee, Grand) ni dans l'espace catholique-romain ni dans l'espace byzantin (en dépit de l'aventure de la "Garde varègue"); l'Europe leur est devenue un espace fermé tant à cause de la détreesse provoquée par les siècles de gabegie mérovingienne et par les assauts sarrazins et hongrois qu'à cause de la fermeture qu'instaure le système carolingien pour procéder à une réorganisation interne du continent. La seule exception, c'est-à-dire la seule colonisation réussie dans l'espace jadis romanisé, est la Normandie et probablement l'aire réduite que constitue l'embouchure du Rhin et de la Meuse en Hollande actuelle, sans compter le Yorkshire anglais (le "Danelaw"). A l'Est, la Russie de Novgorod est une autre terre de colonisation possible pour les Varègues de l'actuelle Suède. Mais ces terres sont bien étroites et soumises à des institutions féodales qui déplaisent aux hommes libres du Nord. La tentative de contrôler l'espace scaldien (de l'Escaut), en établissant un vaste camp militaire dans l'actuelle ville de Louvain sur la petite rivière qu'est la Dyle, a été réduite à néant par les armées d'Arnold de Carinthie, un général pugnace du clan carolingien.

La tragédie scandinave est une tragédie euro-

péenne : la volonté de conserver une autonomie politique aussi complète que possible, dans des espaces ethniquement homogènes, sans le moindre compromis sur ce chapitre, se heurte à la nécessité d'une organisation impériale, seul moyen de verrouiller en Méditerranée et sur la steppe les voies d'accès potentielles au cœur du continent. L'Europe a besoin de la liberté scandinave comme elle a besoin de l'organisation impériale : quand trouvera-t-on le juste milieu, le mode politique qui parviendra à réconcilier ces deux aspirations essentielles ?

Robert Steuckers

Fait à Forest-Flotzenberg, septembre 2011.

Bibliographie :

- Geoffrey ASHE, *Kelten, Druiden und König Arthur – Mythologie der Britischen Inseln*, Walter-Verlag, Olten, 1992.
- Régis BOYER, *Le Livre de la colonisation de l'Islande (Landnàmabök)*, Mouton, Paris, 1973.
- Jesse BYOCK, *L'Islande des Vikings*, Aubier, Paris, 2007-2011.
- James GRAHAM-CAMPBELL, *Das Leben der Wikinger – Krieger, Händler und Entdecker*, Kristall-Verlag, Hamburg, 1980.
- Gwyn JONES, "The Vikings and North America", in R. T. FARRELL, *The Vikings*, Phillimore, London, 1982.
- Louis KERVAN, *Brandan, le grand navigateur celtique du VI^e siècle*, Laffont, Paris, 1977.
- Jean MABIRE, *Les Vikings à travers le monde*, Ed. de l'Ancre de Marine, Saint-Malo, 1992.,
- Magnus MAGNUSSON / Hermann PALSSON, "Introduction", in *The Vinland Saga – The Norse Discovery of America*, Penguin, Harmondsworth, 1965-1971.
- Gert MEIER / Hermann ZSCHWEIGERT, *Die Hochkultur der Megalithzeit – Verschwiegene Zeugnisse aus Europas grosser Vergangenheit*, Grabert, Tübingen, 1997.

Inédit! Le Que Lire? n° 8 vient de sortir!

Enfin l'œuvre colossale des *Que Lire?* se poursuit. Voici le numéro 8 avec soixante quinze nouveaux auteurs proposés dont :

Gwen-Aël Bolloré, Jean pierre Chabrol, Jean François Chiappe, Ian Fleming, Fustel de Coulanges, Federico García Lorca, Christian de la Mazière, Auguste le Breton, Konrad Lorenz, François Mauriac, Gérard de Nerval, Georges Montandon, Roger Peyrefitte, Saint Paulien, Paul Serant, Johannes Thomas-set, Simone Weil et bien d'autres! Complétez de suite votre collection !

Vous pouvez vous le procurer au prix de 26 euros + 4 euros de frais de port, soit 30 Euros. Règlement par chèque à l'ordre de l'A.A.J.M. à l'adresse postale : Les Amis de Jean MABIRE 15 Route de Breuilles 17 330 Bernay Saint Martin

Les Que Lire? en DVD et en CD

D'avril 1990 jusqu'en mars 2006, la veille de sa disparition, Jean Mabire a fait paraître, chaque semaine, sans jamais manquer un seul rendez-vous, un portrait d'écrivain, dans une rubrique intitulée *Que lire?*

Une œuvre considérable. Plus de 800 chroniques. Certaines d'entre-elles ont été rassemblées dans une collection d'ouvrages publiés chez divers éditeurs. Pas toutes. Il manque encore à l'appel près de 5 volumes...

Rassemblant la totalité de ces textes, nous avons préféré les publier en DVD. Et qui mieux que ses amis pouvaient lire ses textes ? À chacun nous avons proposé un thème : la jeunesse, la Normandie, les Rouges, les Maudits, les combattants, les Européens, etc... Ils ont fait leur choix et prêtent leur voix à ces textes ciselés, puissants, aussi concis que précis.

• Les auteurs de et pour la jeunesse... (Vol. 1)

1.Robert Baden Powell; 2.Serge Dalens; 3.Paul Féval; 4.Ian Fleming; 5.Jean-Louis Foncine; 6.Hergé; 7.Edgar P. Jacob; 8.Pierre Joubert; 9.Rudyard Kipling; 10.Morris; 11.Hugo Pratt; 12.Comtesse de Ségur. Ces textes ont été choisis et lus par Fabrice Lesade, Secrétaire Général de l'AAJM.

• Les grands littéraires (Vol. 2)

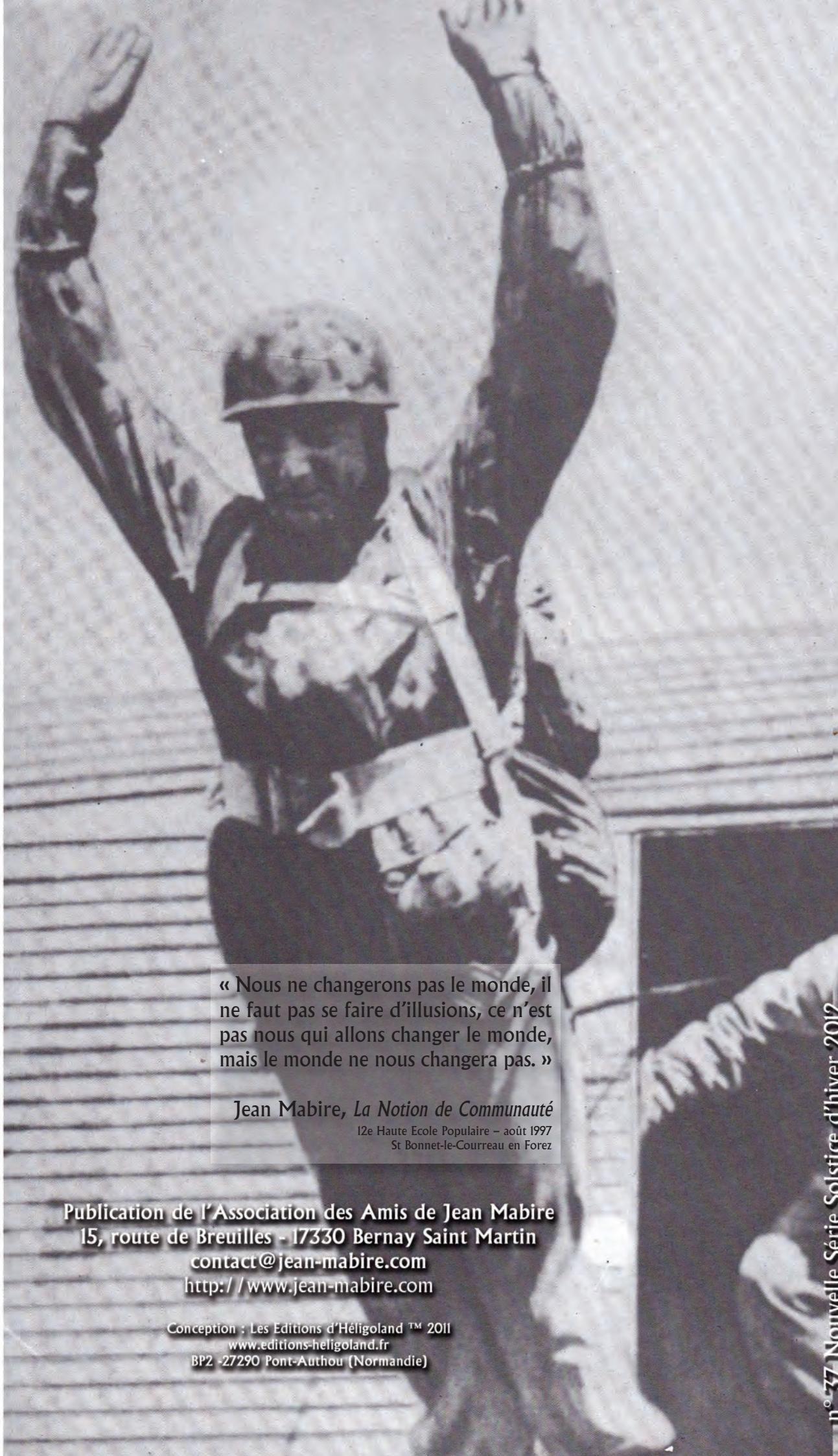
1.Marcel Brion; 2.Alphonse de Châteaubriant; 3.Pierre Drieu La Rochelle; 4.Alain-Fournier; 5.Jean Giono; 6.Ernst Jünger; 7.Xavier Marmier; 8.Henri Queffélec; 9.Henri de Régnier; 10.Samivel; 11.Édouard Schuré; 12.Émile Verhaeren. Ces textes ont été choisis et lus par Pierre Bagnuls, rédacteur en chef de la revue *Figures de Proues*.

• Les fils d'Albion, héritiers de Shakespeare (Vol. 3) (Nouveauté)

1.Gertrude Bell; 2.Leslie Charteris; 3.Peter Cheyney; 4.Aleister Crowley; 5.Aldous Huxley; 6.Jerome K. Jerome; 7.Clipe Staples Lewis; 8.Nancy Mitford; 9.Patrick O'Brian; 10.Evelyn Waugh; 11.Henry Williamson. Ces textes ont été choisis et lus par Emmanuel Mauger, vice-président du Mouvement Normand.

• 9,95 € le DVD. 14,95 € le boîtier DVD + CD. Port 3 € pour 1 ou 3 DVD. À commander à l'AAJM ou sur le site en paiement sécurisé.





« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland™ 2011
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)